
QUAECUMQUE VERA

L'UNIVERSITE DE L'ALBERTA

# LA FEMME DANS LE ROMAN CANADIEN
# DE
# CONSTANTIN-WEYER

par



GISELE MARIE CHRITCHLEY

THESE

PRESENTEE A L'ECOLE DES GRADUES

DE L'UNIVERSITE DE L'ALBERTA

EN VUE DE L'OBTENTION DU DIPLOME

DE MAITRISE ES LETTRES

DEPARTEMENT DE LANGUES ROMANES

EDMONTON, ALBERTA

JUIN, 1967

UNIVERSITY OF ALBERTA

FACULTY OF GRADUATE STUDIES

The undersigned certify that they have read, and recommend to the Faculty of Graduate Studies for acceptance, a thesis entitled "La femme dans le roman canadien de Constantin-Weyer", submitted by Gisèle Marie Chritchley in partial fulfilment of the requirements for the degree of Master of Arts.

ABSTRACT

Constantin-Weyer attempted to write a "Canadian Epic". In 1928 he was honoured by the award of the prix Goncourt for one of the novels in the Canadian series. Constantin-Weyer seems to be the only French author of his time to have drawn his inspiration from personal observation and stories seen and heard in the Canadian west.

He has depicted the early manners and the life of our country. It was our interest to examine the role of woman in this literary fresco.

We have noted an evolution in the thought and attitude of the author with regard to woman. There is a striking diversity of types and personalities of woman represented.

Women have been analysed both as individuals and as types. These types possess the stereotyped and collective characteristics of the women of each of the principal races that the author encountered in the Canadian west.

While woman is not always the central figure in the action, the variable but consistent influence of women on men is explored. We have perceived the author's personal and singular philosophy of life wherein he assigns to woman an unexpected and substantial role.

RESUME

Constantin-Weyer a voulu composer l'Epopée canadienne. C'est en 1928 qu'on l'a distingué en lui décernant le prix Goncourt pour l'un des romans de L'Epopée. Constantin-Weyer doit nous intéresser particulièrement car c'est l'unique auteur français de son temps qui se soit inspiré d'observations personnelles et de récits vus ou entendus dans l'ouest du Canada.

Il a dépeint les moeurs et la vie des débuts de notre pays. Nous avons cru devoir préciser le rôle attribué à la femme dans cette fresque littéraire.

Nous avons remarqué une évolution dans la pensée et dans l'attitude de l'auteur vis-à-vis de la femme. Il y a une variété frappante de types et de personnalités de femmes représentées.

On a analysé les femmes comme individus et comme types. Ces types possèdent les traits collectifs de chacune des races principales que Constantin-Weyer avait recontrées dans l'ouest canadien.

Quoiqu'elle ne soit pas toujours le personnage central de l'intrigue nous avons scruté l'influence variable mais constant que la femme exerce sur l'homme.

Nous avons cru percevoir la philosophie personnel et singulière de l'auteur, philosophie où il a destiné à la femme un rôle inattendu et considérable.

TABLE DES MATIERES

# INTRODUCTION

Le sujet de cette thèse est le rôle de la femme dans l'oeuvre canadienne de Maurice Constantin-Weyer. L'on a fait l'étude de Constantin-Weyer, romancier du Canada, sans toucher à notre sujet, car l'auteur, disciple du culte de l'action et de l'énergie, excelle surtout dans ses portraits d'hommes et c'est par là qu'il est connu. Ceci explique aussi son choix du Canada comme arrière-plan à son oeuvre. Nulle contrée ne paraissaît pour lui, mieux se prêter au déploiement de ses personnages énergiques. Ce sont les descriptions de ces hommes, qui luttent et qui reviennent vainqueurs des déserts blancs du nord, qui lui ont mérité une certaine renommée. La femme n'apparaît dans ses premiers romans que parce que rien n'assure mieux le bonheur de ses héros que lorsqu'ils donnent libre cours à leurs passions.

Néanmoins, la femme joue un rôle considérable dans cette oeuvre. Dans Vers l'ouest et La Bourrasque, ses premiers romans, et dans ses premiers recueils de nouvelles, Manitoba et Cinq Eclats de silex, Constantin-Weyer affiche son dégoût de la civilisation, et de la femme en particulier. Un Homme se penche sur son passé reçoit le prix Goncourt de 1928 et lui mérite une célébrité imprévue qui adoucit ce cynisme. Napoléon, qui se termine sur ces mots, "Les femmes sont parfois déconcertantes . . .",[1] marque le début d'une période de transition dans la représentation des personnages

féminins. Dans Une Corde sur l'abîme, Constantin-Weyer prétend faire l'étude de la psychologie féminine. Il y observe Grace, un des personnages féminins, qui tout en étant changeable, contradictoire et débauchée, est pourvue d'une âme. Un Sourire dans la tempête et Telle Qu'elle était en son vivant, font partie de la seconde moitié de l'oeuvre. Ce travail est celui de l'homme âgé qui a oublié son scepticisme du début et qui s'arrête émerveillé, devant la femme, devenue belle, courageuse et même si chaste, qu'elle est invraisemblable et difficile à concevoir comme telle, pour le lecteur. Il nous semble donc y avoir ici un développement dans la conception que se fait l'auteur de la femme; une progression que nous nous proposons d'examiner à fond.

Nous avons cru bon de répartir ce sujet en quatre chapitres. Dans le premier nous avons essayé d'analyser le rôle de la femme dans les romans et d'y discerner une progression qui atteint son point culminant chez Jacqueline, femme idéale. Puisque l'auteur a su observer attentivement les femmes de races et de moeurs différentes qui ont peuplé le Canada, nous avons consacré notre second chapitre à ses réflexions exactes ou romancées sur les Indiennes, les Métisses, les Canadiennes-françaises, les Bretonnes. Nous avons fait ensuite l'étude des bonnes et des mauvaises influences de la femme sur l'homme, car même lorsque la femme est faible, elle est une force vitale qui bouleverse

et impressionne la vie de l'homme. Notre dernier chapitre qui ressort du troisième, touche aux rapports entre hommes et femmes. Il s'agira donc ici, de l'amour et du mariage conçus d'une façon singulière par l'auteur pour qui le mariage est une "petite chaîne dorée"[2] qui entrave la liberté de l'homme.

NOTES

Introduction

[1]Napoléon, p. 174.

[2]Une Corde, p. 109.

## Chapitre premier

## L'EVOLUTION DU PERSONNAGE DE LA FEMME

Dans son premier roman Vers l'ouest, Constantin-Weyer nous présente la jeune fille innocente et naïve: Flora. Il traite son sujet comme le ferait un auteur réaliste qui ne croit guère à la résistance ou à la force de caractère de la femme. Dans les romans suivants les femmes deviennent de moins en moins des types et de plus en plus des individus pourvues d'une âme. L'auteur alors traite son sujet non plus comme auteur réaliste mais comme auteur romantique, dans le sens que ses femmes sont trop grandes, trop belles, et si parfaites qu'elles sont dépourvues de vraisemblance. Comme nous le verrons, il y a certains aspects du caractère et de la conduite de la femme qui se développent chez Constantin-Weyer.

Vers l'ouest parut en 1922. Constantin-Weyer y relate les tentatives que font les Métis sous la direction de Riel père, pour établir la paix avec les Indiens. Nous sommes intéressés ici aux aventures amoureuses de Jérémie le héros. Cependant il ne faut pas oublier que l'auteur a décrit longuement un voyage d'exploration entrepris avec Smith et le rôle que joue Jérémie dans les guerres contre les Sioux.

L'héroïne, Flora, est une jeune Métisse, innocente et belle mais malheureusement trop molle. Grande, "mince, élégante" (p. 57), elle possède un profil à faire rêver et un "regard de velours noir" (p. 57). Jérémie n'a qu'à la

voir, et il en tombe amoureux. Innocente, elle a honte de cet amour naissant, dont elle ne se défend cependant pas. Le père, cynique comme l'auteur d'ailleurs, ne croit pas à la résistance de la femme et puisqu'il ne veut pas de bâtards dans la famille, il arrange le mariage des jeunes gens qui se connaissent à peine.

Constantin-Weyer a rempli son sujet d'exotisme pour le Français en y dépeignant l'Indienne ou la Métisse aux moeurs souvent primitives. De là, l'érotisme de ses premiers essais, érotisme qui lui a mérité une notoriété que les romans de la seconde moitié de son oeuvre n'ont pu atténuer. Flora, naïve et simple, se livre au premier baiser, "palpitante, honteuse, heureuse et craintive" (p. 68). Elle craint son père et s'attend à être battue mais il lui apprend son mariage prochain à celui qu'elle aime. Il est intéressant de noter l'ironie de l'auteur au moment où Flora s'imagine que le mariage est une belle chose "puisque toutes les jeunes filles finissent par abdiquer leur liberté au profit d'un seul homme" (p. 68). Cependant le père impose une période d'attente pendant laquelle Jérémie accompagne Smith dans l'exploration du pays vers l'ouest. Flora pleure et gémit comme une "biche assassinée" tout en buvant en silence les lèvres de Jérémie de sa "bouche avide". Comme pour empêcher son départ, elle tient "ses bras rivés au cou de Jérémie" (p. 112).

Départ funeste en effet, car pendant l'absence du

héros, Charlie Leslie, le rival, triomphe de Flora qui est trop surprise pour résister. Elle pleure ensuite car Charlie lui fait horreur. Elle est la victime de circonstances qui la forcent à revoir cet homme et encore une fois il "la coucha dans l'herbe givrée et l'obligea à en passer par où il voulait qu'elle passât" (p. 176). Bientôt elle se trouve enceinte et elle essaie sans succès de se libérer de cet enfant. "Muette" et "désolée" (p. 178), elle s'isole jusqu'au printemps où tout devient évident et sa mère est très peu sympathique envers sa fille car elle ne croit pas qu'une femme se laisse prendre de force. Le père doit truquer Charlie qui cherche ailleurs d'autres conquêtes moins faciles et même le payer pour épouser Flora. Celle-ci, farouche d'abord,refuse une telle union mais elle se résigne assez facilement comme le font toutes les femmes de sa race. A ce moment Jérémie revient et il est si désolé qu'il sanglote désespéré. Flora lui explique que Charlie avait fait usage d'une drogue obtenue d'une vieille sorcière pour la séduire. Il comprend, lui pardonne, et se décide à l'épouser. Il dira simplement à tout le monde que l'enfant est le sien.

Constantin-Weyer qui se propose de peindre une fresque s'est servi de contrastes assez violents entre Flora et sa mère. L'héroïne est une beauté remarquable tandis que la mère Lespérance a les "dents rares, noires et branlantes" (p. 61). Là où Flora semble gentille, douce,

paisible, silencieuse même, sa mère souvent furieuse rappelle "une louve hargneuse" (p. 61), qui fait des remontrances avec volubilité. L'indifférence et l'optimisme de la fille s'opposent à l'ambition pécunière de la mère qui voudrait que sa fille fasse un mariage avantageux. On devine dans la conduite du père, qui boit leur argent et bat sa femme, la raison d'être de ce sentiment. La faiblesse de caractère d'une Flora au coeur tendre contraste avec la dureté, la cruauté et même la vulgarité de sa mère (voir p. 179).

Constantin-Weyer aurait-il, en effet, cherché à obtenir la popularité en noircissant la Métisse?[1] Il a su admirer son labeur incessant et ce courage primitif que l'on observe chez Flora qui "le lendemain de ses couches, . . . trait les vaches" (p. 196). Toutefois il suffit de revoir le caractère noir de la mère (qui est après tout une honnête femme comme l'admet l'auteur lui-même) et celui de Flora (qui n'est qu'une femelle allèchante) pour comprendre que ce roman et le suivant, La Bourrasque, aient été reçus au Manitoba comme une mauvaise plaisanterie par le peuple métis que l'auteur a choisi de montrer ignorant et débauché.

Nous ne nous proposons pas de disputer l'authenticité des faits et des personnages de La Bourrasque, le roman "historique" qu'écrit alors l'auteur. Ce livre prétend représenter Riel, le héros de la race métisse. Celui-ci lutte contre son clergé, les Anglais et même ses propres compatriotes, souvent indisciplinés, pour empêcher l'im-

périalisme des Anglais de contrôler le pays. Nous signalons le fait qu'il ne s'agit pas ici de faire l'étude de Riel qui fait face,surtout, à des difficultés politiques. Ce sont les femmes qu'il aurait pu aimer qui ont arrêté notre attention. Tout indique que ces femmes sont nées dans l'imagination romanesque de l'auteur.

Riel connaît des moments de repos et de délices dans les bras de plusieurs femmes, et en particulier de Véronique Lapointe, une grosse Métisse qui se laisse posséder joyeusement bien souvent et un peu partout, avant de se laisser émouvoir tendrement par Mme Hamarstyne . . . . Cette dernière qui parvient à charmer le coeur du héros est une femme blanche, "haute", "élancée", aux "yeux de lin" (p. 27) doux. Elle possède les traits de toutes les femmes blanches telles que conçues par l'auteur, c'est-à-dire une grande beauté doublée d'une faiblesse morale. Elle n'est surtout pas intellectuelle. En effet la lecture de l'ancien testament et la compagnie d'un chien suffisaient à ses récréations intellectuelles. Bonne ménagère, elle vaquait surtout aux soins du ménage.

C'est sans doute parce qu'il écrit pour le public français que l'auteur a fait d'elle une de ces Anglaises typiques de la fin du règne de Victoria. Elle est puritaine, craint la damnation éternelle, et donc vertueuse et prude à l'excès. Voilà pourquoi tous les hommes du village ne font que rêver de la conquérir. D'ailleurs, elle a les

sens "lents à s'émouvoir" (p. 30), et son mari se montrait capable de lui donner "le complet apaisement des sens" (p. 30). Elle rejette les propositions licencieuses d'un certain Moir en le coiffant d'un seau d'eau et en lui donnant "une impitoyable volée de coups de fouet" (p. 32). Toutefois séduite par la virilité de Riel elle agit différemment. Là où elle avait attaqué l'odieux Moir d'un barrage de paroles mordantes et sarcastiques (p. 32), devant Riel elle rougit et parle avec une telle incohérence qu'il se demande si elle est folle. "Il comprit bien vite qu'elle l'était effectivement, mais de lui" (p. 70). Comme il avait entendu vanter sa vertu, il ne lui baise que la main et cela suffit. Il devine tout l'émoi qui la bouleverse à la vue de son "opulente poitrine" qui "haletait sous le corsage" (p. 71). Elle se laisse tomber contre lui et l'embrasse avec frénésie. Alors elle fond en larmes car elle se demande ce que le Seigneur "va penser de sa créature . . ." (p. 71). Dans une même haleine elle le repousse et fixe un rendez-vous. L'auteur s'amuse aux dépens de cette femme qui se leurre croyant le péché diminué par la maladresse et le naïveté de son amant. Après leurs moments de passion exaltée et de frénésie elle sanglote épouvantée de ses visions d'enfer. Elle jure alors de ne plus le revoir et il se détache tout meurtri de la seule femme qui ait pu stimuler en lui un mélange de volupté et de tendresse. Il la revoit cependant lorsque brûlée de désirs cette femme vertueuse s'offre en

sacrifice pour sauver Scott et empêcher une guerre que l'assassinat légal de ce dernier doit provoquer entre Métis et Anglais. Il est trop tard cependant. La guerre aura lieu et un abîme profond désunit pour toujours ces amoureux de races différentes.

Dorénavant l'intérêt politique dépasse celui de l'amour dans le roman qu'est la vie de Riel. Il épouse une autre femme mais sans grand enthousiasme. Marie n'est pas heureuse car elle trouve les caresses de son époux trop rares. L'auteur cherche à la blâmer de la fin tragique de Riel car c'est à cause d'elle et pour satisfaire son goût de la gloire que le héros aurait quitté la sûreté des Etats-Unis afin de diriger une seconde insurrection en Saskatchewan. Il abandonne enfin cette femme qu'il ne comprend pas, mais il se rend à la justice anglaise pour acheter la liberté de Marie et de leurs enfants retenus en otages. Il sera exécuté.

Une fois de plus Constantin-Weyer a choisi de souligner la faiblesse, la vanité de la femme qui même honnête et vertueuse bouleverse la vie de l'homme à qui elle octroie quelques moments de délices éphémères.

L'auteur n'a point changé d'avis lorsqu'il écrit Un Homme se penche sur son passé qui représente le faîte de son oeuvre. Si l'intrigue y est faible, la mort de la Prairie où rôde le cowboy, et la naissance de la mer de blé où s'enracine le fermier y sont présentées admirablement.

La critique française a comparé Constantin-Weyer à Jack London et à Fénémore Cooper[2] car il relate d'une façon émouvante la lutte du surhomme qui traverse les étendues infinies et cruelles du grand nord.

Après plusieurs mois dans la prairie qui manque de femmes, Monge s'arrête chez les O'Molloy pour vendre ses chevaux, et y rencontre leur fille Hannah qui le frappe à cause de sa beauté

> . . . Blonde
> (et dans les cheveux, ce reflet d'or fauve
> que lui légua un ancêtre roux),
> longue,
> mince,
> et cette peau éblouissante de ses bras et de son cou nu, vierge]
> blancheur qu'aucun baiser du soleil ne parvient à déflorer,]
> rieuse, rieuse aussi, avec ces dents éclatantes,
> et ces mains longues, que ni la traite des vaches, ni le]
> lavage des planchers, ni les travaux de l'aiguille n'avaient]
> pu abîmer,
> . . . mais aussi surtout, cette splendeur d'être femme, et]
> de paraître telle, devant un homme de la Prairie dont le sang]
> brûlait. (p. 33)

Il reste émerveillé devant la beauté de ce corps svelte, aux jeunes seins fermes, mystérieux (p. 48) et qui le font rêver. Tous les défauts lui sont pardonnés, car même si elle est coquette, frivole, railleuse (p. 38), sournoise (p. 43), même ignorante et vulgaire (p. 47), elle possède "cette splendeur d'être

femme et de paraître telle, devant un homme de la Prairie dont le sang brûlait" (p. 33). Monge s'absente pendant le long hiver. Il fait la traite des fourrures dans les solitudes blanches et glacées où la souffrance et l'éloignement parent de lumière tendre cette femme. Elle l'inspire, l'aide à survivre et au printemps il néglige les coquettes d'Edmonton pour la retrouver. Archer, l'employé chez les O'Molloy courtise Hannah depuis longtemps et ne cède pas sa place sans contrainte, mais Monge sort vainqueur de ce dernier combat et il épouse cette femme idéal qui n'est qu'une chimère.

Quel contraste alors, entre Hannah épouse, et la jeune fille de ses rêves. Elle est aussi belle que jadis mais son mari ne voit plus la blancheur éblouissante de sa peau. Au contraire, il remarque maintenant sa paleur piquée de rousseurs. Il compare la bouche fine d'Hannah à un odieux bec de canard et s'exclame "Dieu qu'elle me parût laide ainsi!" (p. 150) Son extraordinaire beauté n'excuse plus ses défauts, ses attitudes fausses et figées. Inconsciemment Monge lui reproche de n'être pas Française, c'est-à-dire coquette, élégante, intellectuelle. Hannah se trouve assez bien dans ses vêtements de fermière et elle lui demande simplement s'il l'aime pour ses habits et non pour elle. Elle irrite son époux car elle est modeste (voir p. 159), et fait ses devoirs. Elle s'obstine même à faire le travail de la ferme. Elle ne veut pas être

comme une Française qui ne fait que lire, et elle ne lit qu'un journal de modes et de recettes de cuisine. Elle croit les livres français un tissu de pornographie dégoutante (voir p. 150). Ignorante, elle s'imagine que Pascal et Wycherly sont des auteurs immoraux et craint la damnation pour son mari avide de telles lectures. Lorsqu'il veut l'éduquer en lui faisant des lectures, elle se met les mains sur les oreilles et dit que cela lui donne mal à la tête (voir p. 151). Elle devient jalouse de sa bibliothèque, de son goût de la solitude et de ses évasions fréquentes dans les bois, et même de leur enfant qui parle plus aisément français qu'anglais.

S'il est vrai que Monge attache une trop grande importance aux petits défauts d'Hannah c'est parce qu'ils sont malheureux, séparés, dans leur amour. Tout, éducation, sexe, race créent des obstacles qui rendent impossible la bonne entente. Monge souffre parce sa femme n'est pas du même niveau intellectuel que lui et qu'il ne peut lui expliquer sa pensée. Les thèmes essentiels de l'âme celtique d'Hannah sont l'amour, la mélancolie, le goût ardent de la mort et par conséquent, elle trouve sa joie dans les larmes et se fait des chagrins (voir p. 153). Monge, lui, adore la lutte, la conquête, la vie, l'amour. Monge explique:

> . . . il me semblait alors que les différences de races influent, tellement, que les façons de juger et de comprendre s'en ressentent,

> malgré même une civilisation commune. Ainsi, notre pauvre, triste et tragique histoire synthétisait ces étonnantes différences qu'on relève entre peuples différents. Une forme nouvelle de nationalisme surgissait consciemment en moi, inconsciemment en elle, et contribuait à nous faire souffrir. (p. 155)

C'est alors que revient Archer. Il s'installe sur une ferme avoisinante. Indifférente d'abord, Hannah change graduellement, devenant plus coquette et plus sereine. Elle ne boude plus lorsque son mari l'abandonne et court la forêt. Le soir, la lecture ne l'ennuie plus et "saisie et pensive" (p. 167), elle écoute les lectures d'Archer devenu l'ami de Monge.

Monge ne soupçonne guère que l'amour renaît entre son ami et son épouse, jusqu'au moment où feignant un accident de chasse Archer tente de tuer son rival. Monge rentre la main couverte de sang, et Hannah pâlit et s'abat par terre. Lorsqu'elle revient à elle, Monge est épouvanté de l'entendre l'accuser disant "Vous avez tué le seul homme que j'aime" (p. 180) et elle ajoute "Je vous hais!" (p. 180) Injuste, vengeresse, infidèle, cruelle, voilà les traits de l'héroïne de ce roman. Injuste, elle reprend l'histoire que Monge a tiré sur Archer, puis elle vend ses chevaux et ses bêtes avant de s'enfuir avec son amant. Vengeresse, elle donne les précieux livres de son époux à leur enfant en amusement. Ils seront déchirés, piétinés et l'habitation abandonnée: "l'image la plus parfaite d'une habitation pillée par les barbares et abandonnée par eux" (p. 191).

Malgré la souffrance d'Hannah, sa fuite à travers bois par canoë, sa douleur de faire souffrir son enfant, son dos courbé sous le fouet d'Archer qui frappe sur elle "comme sur une chienne, et . . . dit Marche!" (p. 225), l'auteur rend le mari trahi beaucoup plus sympathique au lecteur. Enfin Monge s'arrête brusquement près d'une fosse nouvelle où repose leur enfant sacrifié. "Hannah aurait-elle", se demande-t-il, "une douleur égale à la sienne et même doublée de remords" (p. 227). Alors il se penche sur son passé . . . passé triste où Hannah avait été assez égoïste et cruelle dans son amour infidel "pour briser toutes les vies qui lui étaient attachées" (p. 219).

Il semble donc qu'ici comme ailleurs Constantin-Weyer s'est plu à dénigrer la femme. Cependant Hannah avait eu besoin de tendresse et son mari la lui avait refusée. Il semble donc y avoir une évolution dans la conception de la femme chez l'auteur, depuis Flora faible et craintive à Hannah infidèle mais souffrante.

Deux autres femmes jouent un rôle dans Un Homme se penche sur son passé, la soeur d'Hannah, Magd, et leur mère. Magd, est une jolie et charmante jeune fille qui ressemble à sa soeur. Frivole, elle aime la danse et Paul Durand, qui deviendra son fiancé. Paul accompagnera Monge dans le Nord pour y gagner de l'argent. Trop civilisé et trop faible, Paul y mourra. Monge, revenant seul, croit que Magd va sangloter et rester inconsolable de douleur. En

vérité, apprenant la mort de Paul "Une pâleur endeuilla une seconde les joues de la fiancée . . ." (p. 142), remplacée ensuite par un sourire. La mort de Paul arrangera tout car elle avait décidé d'épouser Georges O'Connor. Avec Magd, Constantin-Weyer a crée un personnage féminin typique parce ce qu'elle soumet un homme à un sort tragique avec une insouciance, une frivolité et une cruauté impressionnantes. Mais si l'auteur juge sévèrement la jeune fille, il se montre impitoyable envers la femme trop âgée pour l'amour. La mère O'Molloy a le sourire fané, les dents jaunes et saillantes, le nez et la figure longs, le chignon maigre. Cette maigreur reflète admirablement le caractère peu aimable et inhospitalier, hostile même de cette femme. Ce n'est qu'en grommelant qu'elle se soumet aux commandements de son mari et prépare un repas pour les cowboys, Monge et Napoléon. L'auteur lui attribue quelques qualités, et elle est travaillante (p. 142), économe (p. 43), fière de ses filles (p. 35), mais curieuse (p. 29), et superstitieuse aussi comme le sont toutes les femmes. Puisque c'est une femme à demi-civilisée, elle agit grossièrement crachant "par terre avec une désolante vulgarité" (p. 193). Elle manifeste donc tous les traits féminins les plus désagréables.

Comment expliquer l'attitude nouvelle que l'auteur témoigne envers le Métis et envers la femme dans Napoléon si ce n'est que le succès littéraire d'Un Homme se penche

<u>sur son passé</u> ait adouci son cynisme? Le héros de ce récit Napoléon, est brave et sympathique. Domitille, sa mère, possède un stoïcisme, un courage, que l'on n'aurait jamais espéré découvrir chez les premiers personnages féminins de Constantin-Weyer.

Ce qui frappe surtout le lecteur c'est le contraste évident entre la mère Lespérance et Domitille, la mère de Napoléon. Celle-ci demeure belle malgré la misère. Sa "figure maigre et fatiguée" reste frappante à cause de "ce regard magnifique qu'elle avait conservé" (p. 30). Sage, elle se reconnaît plus faible que le gin aux yeux de son mari, et résignée elle tolère la présence de Chétèque qui boit avec son époux jusqu'à ce que la dernière bouteille soit engloutie. Alors Chétèque voit "la figure vengeresse" d'une femme désespérée "qui brandissait une poêle" et "menaçait de lui fendre la tête" (p. 53). C'est donc une épouse qui souffre en silence là où la mère Lespérance faisait tant de reproches à sa famille. Domitille traîne péniblement les derniers jours de sa neuvième grossesse, seule et silencieuse, pendant que son mari va danser pour eux deux. Tendre, maternelle, elle caresse à travers la chair l'enfant qui va naître presque sans aide car les accoucheuses sont ivres. Malgré ses peines, elle trouve toujours un moment pour attirer Napoléon vers elle, l'embrasser, et l'appeler bébé.

La mort de ce mari ivrogne annonce le début d'une

nouvelle étape de misère. Domitille va à la ville, se faisant lessiveuse car Adeline et Jessica, ses filles, "auraient bien laissé crever la vieille. L'argent qu'elles gagnaient à servir les tables d'hôte passaient à acheter de la poudre de riz, des parfums à bon marcher et de la fausse dentelle" (pp. 58-59).

Il semble donc que Constantin-Weyer ait enfin admis qu'il y a de bons jeunes gens et des femmes admirables chez les métis. Cependant son attitude générale envers la race ne connaît aucune amélioration. Le père est ivrogne, comme le sont les accoucheuses: les jeunes filles égoïstes et orgueilleuses, même débauchées et propres à distraire l'homme qui ne les prend guère au sérieux. Napoléon fait danser les jeunes Métisses ce qui offre des avantages certains, nous dit-on. Monge lui, soupire, car il est voué "pendant de longues semaines encore, au démon de la chasteté" (p. 80). C'est donc une belle vie saine que celle du cowboy canadien car "cela manquait de femmes" (p. 74). Mais lorsqu'ils visitent Edmonton, ils ont leurs succès avec les servantes et les filles de chambre. "Juste pour l'hygiène, vous comprenez!" (p. 76)

Napoléon se lasse d'errer la prairie et décide de fonder un foyer, de s'enraciner dans la terre. Il fixe ses rêves de bonheur conjugal sur Judy Jones. Blonde, aux yeux bleus, elle est un miracle de beauté parmi les Métisses au teint cuivré.

Judy se croit au-dessus des préjugés de races et se propose d'épouser ce Métis illettré en dépit de sa race blanche et de son brevet d'institutrice. On lui apprend que Napoléon a passé quelque temps en prison à cause d'un vol de jeunesse. Cette jolie et charmante jeune fille est la première chez Constantin-Weyer à déployer une force de volonté opiniâtre. Elle passe par une crise et le regard dûr elle congédie l'homme qu'elle aime. Elle en épouse un autre, Bruce Flanagan, et le soir de ce mariage, Napoléon s'introduit dans leur habitation pour faire peur à Bruce et montrer à Judy qu'elle a épousé un poltron. Fou de crainte, Bruce tire sur l'intrus et tue Napoléon. Judy accourt et devant Napoléon blessé fatalement elle oublie ses préjugés et gémissant elle demande qu'on punisse son époux. "Les femmes sont parfois déconcertantes . . ." (p. 174).

Une Corde sur l'abîme met en vedette la femme car s'il s'agit ici d'un roman d'aventures, ce sont surtout des aventures amoureuses que celles du héros Robert Everard. Constantin-Weyer avait déjà fait quelques portraits réussis de la femme dans ses nouvelles car cette forme n'exige pas une grande profondeur psychologique. Ubaldine illustre bien la tenacité, la foi, le courage de sa race dans "Jean-Baptiste" tiré de Manitoba et La Lune charme le lecteur de sa gentillesse et sa naïveté de femme primitive dans Cinq éclats de silex. Malheureusement,

lorsque Constantin-Weyer décrit longuement la femme, son travail devient médiocre car l'analyse profonde lui est étrangère comme l'est aussi l'âme de la femme. Il ne touche donc qu'à la surface, malgré ses prétentions, et remplit la page d'observations insignifiantes.

Une Corde sur l'abîme représente la devise du héros, disciple de Nietzsche d'après qui "l'homme est une corde tendue entre la bête et le surhumain, une corde sur l'abîme. Il faut être cette corde sur l'abîme" (p. 29). Malgré son idéal Robert, excelle surtout dans des épisodes amoureuses. Ayant quitté la France à cause de la trahison d'une maîtresse, il émigre au Canada et s'installe au Manitoba, où il courtise Ursule Laramée qu'il aurait épousée. Etant "une jeune et charmante institutrice", ni laide, ni sotte, à "l'oeil noir et malicieux", elle aspire trouver mieux que Robert. Ambitieuse, elle prétend épouser un homme d'affaires, un citadin riche. Elle repousse donc Robert, essuyant ses larmes "en femme habituée à désespérer les amoureux" (p. 21), puis elle l'oublie.

Inestimé, incompris au Manitoba, il passe en Alberta où il se fait cowboy sur le ranch des Fitzgerald. Il y rencontre trois femmes, Mme Fitzgerald qu'il estime, Mary la cuisinière avec qui il ébauche une flirt et enfin Grace, l'actrice qui tourne un film sur le ranch.

Robert s'attire d'abord les faveurs de Mary. Il la convoite car il devine par l'échancrure de sa blouse les

"seins bien formés, laiteux" (p. 51), de la rouquine. Elle le regarde "avec un plaisir évident" (p. 38). Elle lui dit comme par hasard où se trouve sa chambre. Cependant, Robert tarde à se présenter, alors c'est elle qui va le retrouver. Les nuits suivantes Robert n'échappe plus aux passions déchaînées de cette femme vulgaire, "friande aux petits jeux de l'amour" (p. 75). Quoique Ecossaise et puritaine, c'est par crainte d'être surprise qu'elle lui défend d'abord de la toucher. Cependant cette "fille fanatique, nourrie des versets de la Bible, prompte à damner tout ce qui n'appartenait pas à sa confession" (p. 67), se révèle aussi vile, aussi bestiale que les autres. Robert ne se fait aucune illusion sachant que l'autres "avaient eu les premisses de cette chair" (p. 67). Ambitieuse, elle aussi, elle voudrait faire un mariage avantageux.

Robert admire beaucoup plus Mme Fitzgerald, cette "lady anglaise" (p. 53), grande dame au milieu d'un groupe vulgaire. Il la compare surtout à Grace la star d'Hollywood dont la beauté est trop artificielle. Mme Fitzgerald, "longue et mince, à la poitrine à peine indiquée", aux "cheveux d'un blond honnête et franc . . ." (p. 64), aux yeux gris, au regard charmant et délicat, ne jouit pas de l'éclat de Grace. Robert qui aspire à l'aimer n'ose pas lui faire l'aveu de ses sentiments car il "sentait cruellement qu'une femme comme Mme Fitzgerald se serait

refusée à ses rêves de bonheur" (p. 64).

Cette Anglaise se montre parfaitement odieuse envers Grace qu'elle méprise. Amoureuse folle de son mari qu'elle appelle "seigneur et maître" (p. 36), elle se sent jalouse de Grace. Son mari, envoûté par Grace, fuit son épouse. Mme Fitzgerald sera donc hostile envers cette dernière qu'elle harponne de pointes perfides. Elle souffre et pleure sans cesse, maigrit, vieillit et s'enlaidit de chagrin. Frank un employé, choisit ce moment pour enlever l'étoile qu'il convoite lui aussi, et l'Anglaise remarque que Grace n'a rien d'une victime lorsqu'on la retrouve. Cet enlèvement rompt le charme et le mari revient à son épouse. Malgré les défauts universels de la femme que l'on retrouve chez elle, jalousie, hostilité vengeresse, curiosité, Robert reconnaît qu'elle seul était digne d'être choisie comme épouse. "Une Européenne! Certes! Mais une de ces Européennes aristocratiques dont on peut dire qu'elles sont internationales" (p. 75).

Grace, l'actrice, inconstante, contradictoire, dépourvue de sens moral, prophétise bien ce qu'allait devenir la star américaine au milieu du vingtième siècle. Elle est avant tout "une demi-déesse" (p. 49), qui atteint "ce degré de perfection où la femme n'est plus qu'une statue, presque inaccessible" (p. 48). Elle a les cheveux blonds, des yeux d'un bleu céleste, et "la fermeté des

jeunes seins, la courbe des hanches, le volume exact de la cuisse" (p. 49), promettent un paradis de jouissances sensuelles. A la fin de sa vie, Robert évoque la blancheur du corps, les seins exquis, le goût de la langue et le parfum de la chair de Grace et de tout son passé, ce sont ces sensations et les minutes qui les ont vu naître qui d'après lui valent d'êtres vécues et revécues.

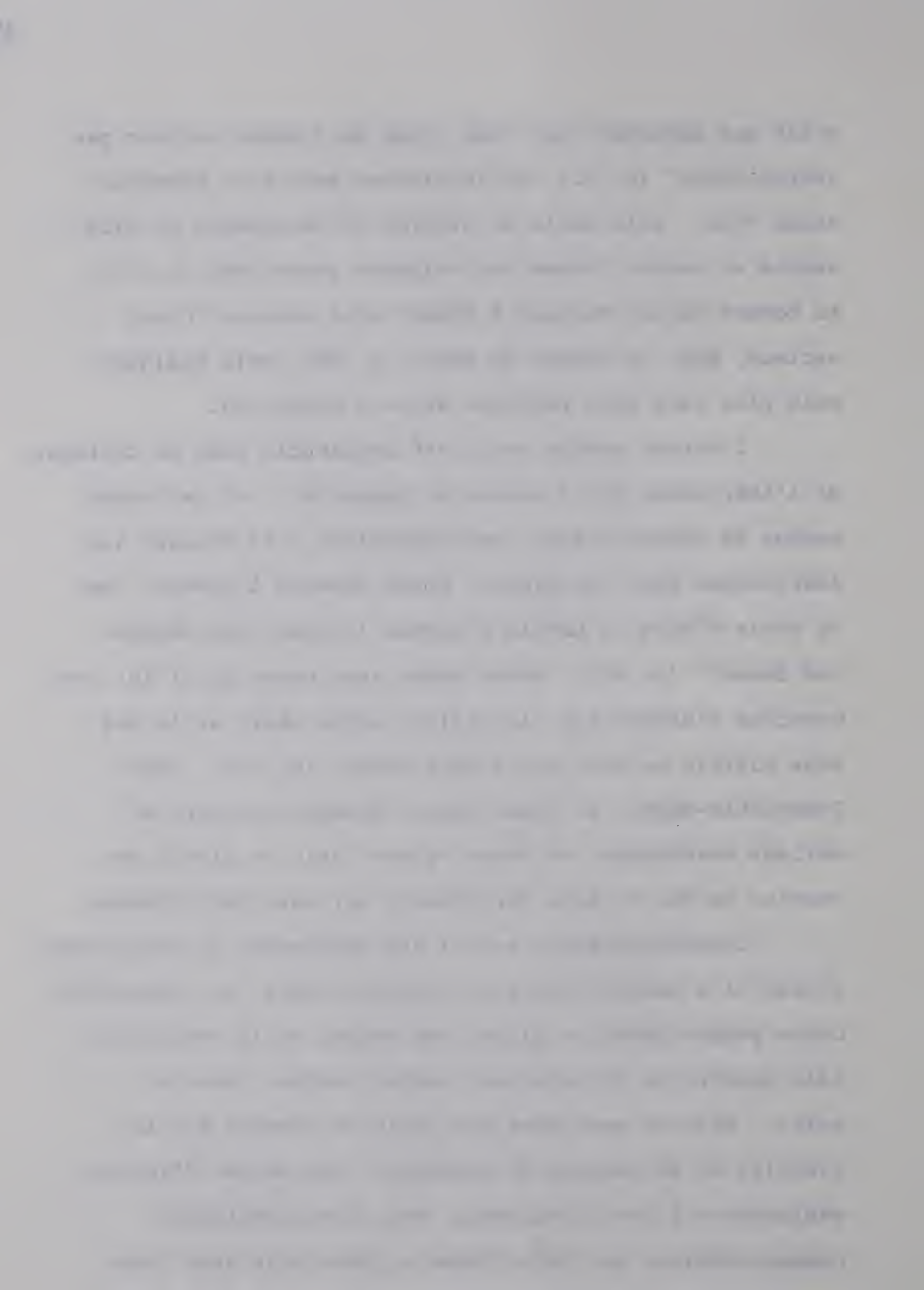
Cette fille de rien "d'ailleurs parfaitement bête" (p. 46) suscite de mauvaises pensées sur le ranch. Elle enchante le patron et cause la discorde entre lui et son épouse. Elle ensorcelle Frank qui l'enlève, fou de désir. Le sourire énigmatique de Grace cache-t-il la complicité? Y a-t-il eu violence? L'on ne pourrait répondre conclusivement à ces questions. Nous ne savons que le fait que Robert se demande s'il est lâche "d'aimer une misérable garce?" (p. 67), dont le ton vulgaire "choquait son goût français" (p. 75).

C'est une femme amorale qui joue le rôle féminin principal dans cette oeuvre. Surprenant Robert qui la déshabille mentalement, elle sourit, complice. Ses idées sur le mariage et le divorce surprennent et choquent même Robert. Elle épouse d'abord un homme qu'elle connaît très peu. Il est peut-être charmant (elle ne le sait pas et cela n'a aucune importance d'ailleurs), mais c'est "un mari tout à fait parfait" (p. 88), car il paie ses factures et lui envoie joyaux et argent. D'après elle le mariage

n'est pas permanent car "les joies de l'amour ne sont pas inépuisables" (p. 72), et le divorce peut tout terminer assez vite. Elle parle du divorce si facilement qu'elle semble se vendre "comme une vulgaire prostituée (p. 74). Au moment de son mariage à Robert elle annonce "C'est serieux, Bob, je change de peau" (p. 96), mais quelques mois plus tard elle retourne seule à Hollywood.

L'auteur semble avoir été implacable dans sa critique de l'Américaine qu'il accuse de cupidité.[3] Si le Canada manque de bonnes filles (en comparaison à la France) les Américaines sont les pires. Monge demande à Robert: "As-tu envie d'être un bétail à gagner l'argent que dépense une femme?" (p. 48). Grace admet sans honte qu'il lui faut beaucoup d'argent car "le plaisir coûte cher, et la vie sans plaisir ne vaut pas d'être vécue" (p. 72). Chez Constantin-Weyer, la femme aspire presque toujours au mariage avantageux, et Grace épouse Chris ou plutôt ses chemins de fer et plus tard Robert qui aura fait fortune.

Constantin-Weyer a-t-il été négligeant ou clairvoyant lorsqu'il a imaginé Grace si contradictoire, si changeable? Cette poupée gâtée se plaint des cahots de la route mais elle souffre de la faim pour rester svelte, jeune et belle. Elle ne peut même pas jouir de l'amour qui la vieillit et se console du cocktail. Son métier d'actrice explique-t-il son inconstance, son invraisemblance? Comment expliquer que cette femme si bête nous dise "vous



êtes comme le Hernani de votre Victor Hugo. Le vieillard joue du cor et vous sacrifiez votre femme" (p. 108), paroles inconcevables chez une star ignorante et Américaine. Constantin-Weyer a-t-il voulu peindre l'âme inconnaissable de la femme et sa conduite contradictoire décrites ainsi par Robert:

> Il n'attendait de Grace aucune vertu simple. Mais, elle avait autre chose que de la vertu. Elle avait une âme. Une âme contradictoire, mais une âme!
>
> Elle en montra les faces les plus diverses. Elle fut tour à tour tendre et indifférente, travailleuse et paresseuse, sincère et menteuse, charitable et odieuse. En sa compagnie, il arriva que Robert descendît et remontât, le même jour, tous les degrés qui mènent du ciel à l'enfer. Mais, comme il se disait, parfois: "On ne peut pas espérer qu'une jument de pur sang soit toujours commode". (p. 104)

Enfin, Grace renonce au rôle traditionnel de la femme, celui de mère. Elle "ne craignait pas de prendre dans ses bras de vilains marmots sales", de leur enseigner la propreté, l'hygiène, mais

> Pour rien au monde, Grace n'aurait voulu être mère. Et, comme disait lui-même son mari, cela est mieux ainsi, car la famille nombreuse signifie tôt ou tard guerre, chômage et guerre civile. (p. 107)

Elle retourne enfin à son monde artificiel d'Hollywood se libérant ainsi de sa cage du mariage. Elle ne s'empresse pas de revenir, car cette femme nouvelle du monde nouveau préfère "la Piste Solitaire" (p. 120) au mariage conventionnel.

Dans les deux derniers romans de l'épopée canadienne la métamorphose de la femme est presque achevée. Un Sourire dans la tempête rend évident que l'auteur refait ce qu'il avait déjà mieux esquissé dans Un Homme se penche sur son passé, dans la "Nausiccaa du Mackenzie" dans Vers l'ouest, c'est-à-dire, l'homme qui combat la nature brutale et sans merci du grand nord. Ce qu'il y a de neuf ici c'est la femme nouvelle, l'égale du surhomme, qu'elle dépasse. Regnard, Danoise et blonde, contraste fortement avec les Esquimaudes du Poste de la Longue Année. Grande, mince, à "la jambe fine" (p. 23), aux yeux bleux et clairs, à la "voix musicale et douce" (p. 29), cette "pêche" (p. 22) causera le désaccord entre Spenlow et Lengrand. Dès son arrivée, elle trouble l'atmosphère car "il allait flotter sur le poste le parfum exquis d'une femme blanche" (p. 18). D'après Spenlow elle est "Une pêche dans laquelle on éprouvait une violente envie de mordre" (p. 30), et Lengrand lui-même si maître de lui d'ordinaire, ne peut résister aux charmes de celle qui jette "sur la brise du matin un parfum de drame" (p. 28). Comme les affaires de son mari ne marchent guère, il pousse vers l'ouest à la recherche de l'or, accompagné par Spenlow et Lengrand qui n'hésitent pas à tout quitter pour accompagner le ménage et protéger Regnard. Dans le camp minier, une fois de plus cette femme trop belle trouble l'atmosphère. "Ça commence déjà de tourner autour de la Maison Mercier" (p. 82), nous

apprend-t-on. C'est que le chef d'une bande d'escrocs, un certain Job Lewis convoite lui aussi Regnard et non satisfait de l'admirer de loin, il menace du tuer son mari si elle ne se donne pas à lui.

Nous croyons avoir discerné chez l'auteur une progression dans la formation des personnages féminins parce que Regnard n'est pas seulement une bonne ménagère et une épouse obéissante et fidèle à ses devoirs, elle est une femme supérieure à son mari même dans les affaires et certainement face aux complications de la vie. Elle voudrait le croire plus grand qu'elle, l'adorer, car il a tout quitté, pays, famille et fortune pour elle, cependant elle ne le peut pas et le devoir remplace la passion dans ce mariage. Lengrand l'estime car "elle était d'une belle trempe" (p. 60) et parce qu'il y a de l'étoffe dans son caractère.

Face à ce brute qu'est Job Lewis, au danger qui menace son mari, elle ne demande aucune aide de ses deux protecteurs. Ceux-ci voient son "tragique désespoir" (p. 110), et par un manège plus ou moins légal ils arrangent l'arrestation de Job Lewis. Néanmoins, tout ne va pas pour le mieux, car l'hiver et la famine s'abattent sur le camp minier et l'on craint l'anarchie prochaine. On entreprend donc le chemin de retour sans provisions suffisantes. Une tourmente égare le groupe et il leur faut marcher sans arrêt, sans but, sauf celui de survivre. Mercier,

le mari, le plus faible, s'écroule le premier.

Le courage moral presque surhumain de Regnard s'oppose à la faiblesse des femmes des premiers romans de Constantin-Weyer. Elle lutte contre une nature cruelle, vieillissant et maigrissant, mais conservant son sourire, son regard intense, sa bravoure charmante. Ce n'est plus surtout son "extraordinaire beauté" (p. 141), qui frappe les hommes mais son superbe moral et un sourire qui aurait pu inspirer confiance au "plus désespéré" (p. 129). Lengrand y puise une source d'énergie qui prolonge en lui le courage et la force. Spenlow et lui admirent cette femme qui, lasse, douloureuse, silencieuse, trouve le courage de sourire et de leur donner des forces. Si l'on voulait critiquer l'auteur, on lui reprocherait ce sourire souligné à un tel point qu'il rend son héroîne presqu'invraisemblable. Nous voyons Regnard qui répare seule la tente déchirée, "une oeuvre héroïque" (p. 136) dans le vent glacé, et qui sourit tout le temps de ce martyre. Elle conserve ce moral superbe jusqu'au moment où elle s'écrase dans la neige disant "C'est fini . . . Mon corps n'en peut plus . . ." (p. 159).

Elle survit malgré tout, et les deux hommes s'engagent dans un duel de succession qui est un duel de survivance. Lequel vivra pour épouser et protéger à jamais cette femme extraordinaire? Il n'y a pas assez de viande pour trois. Lengrand s'impose et Spenlow se cache dans un repli de neige où il attend la mort. Il y a

ainsi assez de viande pour Regnard. A bout de forces et de provisions, Lengrand tente une dernière tentative lâchant dans l'espace vide, une détonation de son fusil. On entend cet appel désespéré et Bennet un officier de la Gendarmerie Royale arrive à la rescousse.

Regnard, a compris enfin qu'elle était l'enjeu de ce duel et elle refuse de s'unir au vainqueur. Elle veut tout oublier car ce passé lui est trop horrible. Alors le surhomme, encore faible et malade, fond en larmes. Touchée, elle accepte alors, comprennant que l'oubli lui sera refusé. Ensemble, ils abandonnent ce pays trop cruel et vont s'installer à Copenhague où ils espèrent jouir d'un bonheur serein.

La lente progression vers la femme idéale atteint son apogée dans la conception de Jacqueline, l'héroïne française de Telle Qu'elle était en son vivant. Constantin-Weyer, non plus satisfait de bien raconter, s'efforce de comprendre et d'expliquer l'âme de cette femme si parfaite, qu'elle est aimée et estimée de trois hommes. Le premier est Shaw, le fugitif, qui ayant tué l'amant de son épouse dans un crime passionnel tente de traverser les Montagnes Rocheuses pour atteindre Vancouver, porte de la liberté. Louis, le guide français de l'expédition, est le second. Dal constitute le dernier. C'est un officier de la Police-Montée et son devoir est de poursuivre et d'arrêter Shaw, Louis, et Jacqueline, la femme qu'il aime, au nom

de la loi du nord.

L'auteur ne s'attarde plus dans de longues descriptions, de l'apparence physique de son personnage féminin principal mais sur son âme limpide et belle. Jacqueline est donc une belle femme distinguée qui n'est point coquette. Elle est exceptionnelle parce qu'elle est sage et possède "toutes les vertus" (p. 61). Elle dit ne pas être aussi bonne qu'elle en a l'air mais sa conduite la contredit. Pure, elle recherche une caresse chaste en appuyant son corps près de celui de Louis. Par la suite, ayant appris que "la chair crée la promiscuité qui fait souffrir l'âme" (p. 214), elle évite Louis car c'est lui qu'elle aime le plus. Jacqueline, si angélique, ensorcelle même Dal, ce qui rend presque impossible la tâche de ce dernier.

Ascète, Jacqueline se sacrifie pour aider Shaw, ce criminel admirable qu'elle respecte et plaint. Sa femme l'avait trahi et Jacqueline (qui avait été la gouvernante de leurs enfants), se consacre à Shaw avec qui elle vit en soeur. Son coeur la trahit lorsqu'elle en vient à aimer Louis mais sa vie continue à appartenir à Shaw dont elle se sent la mère spirituelle et temporelle. Mère temporelle elle lui réserve les meilleurs morceaux de viande: mère sprititurelle, elle lui a déjà rendu le désir de vivre lorsqu'emprisonné il était mort au monde. Elle l'aurait même sauvé de la folie qui le menaçait face à

la mort terrible que lui promettait la chaise électrique. Dans ces montagnes glacées, elle le soutient et infuse en lui son courage moral. Elle choisit donc de faire souffrir Louis pour épargner Shaw qui a déjà trop souffert. Louis ne la comprend pas car il se demande si elle prend plaisir à souffrir comme une sainte ou une ascète.

Elle déploie un courage et une endurance surhumains. Elle tolère toutes les souffrances nées du froid. Elle refuse qu'on se sacrifie pour elle et ne se plaint jamais. Elle marche sans cesse, sans paraître se fatiguer jusqu'au moment où elle s'abat brusquement disant "---Je n'en puis plus" (p. 247). Ce n'est qu'à ce moment que les hommes se rendent compte qu'elle était si amaigrie de faim et de souffrance que ce n'était plus une femme mais une enfant. Elle accepte docilement la mort qui lui semble une libération car la vie l'aurait obligée à faire souffrir Louis. Elle meurt entre les bras de Shaw et en pensant à l'autre. Shaw sculpte un lis sur sa tombe où Louis grave "telle qu'elle était en son vivant" (p. 253).

Sans son soutient Shaw n'a plus qu'à se rendre; Dal et Louis qu'à continuer de vivre sans amour mais convaincus maintenant qu'il existe de rares femmes estimables qu'un homme puisse aimer.

Ainsi se termine sur une note tragique ce dernier roman où figure une "sainte" qui se sacrifie et meurt dans les déserts purs et froids. Quelle disparité entre Flora,

l'ingénue sans force de caractère et Jacqueline si forte et si parfaite. De même quelle dissemblance entre Hannah infidèle et perfide et Regnard l'épouse fidèle jusqu'au bout à un mari sans fermeté. Sûrement, Grace représente un type interposé dans la progression du personnage principal féminin que crée Constantin-Weyer, depuis la femme instrument de plaisir, jusqu'à l'ascète de son dernier roman Telle Qu'elle [cette femme] était en son vivant.

NOTES

Chapitre premier

[1]Voir Donatien Frémont, Sur le ranch de Constantin-Weyer, ed. Liberté (Winnipeg, 1932), pp. 55-61.

[2]Voir Robert Le Diable, "Le prix Goncourt (Constantin-Weyer)," L'Action française (6 décembre 1928); Pierre Mille, "Un Français au Canada, l'oeuvre de Constantin-Weyer," Les Nouvelles littéraires (24 novembre 1928); R. Garric, "Constantin-Weyer: Prix Goncourt," La Revue des Jeunes (15 décembre 1928), p. 36.

[3]Voir Une Corde, p. 88; Maurice Constantin-Weyer, La Chanson d'Ingrid, ed. Grasset (Paris, 1946), pp. 146-147.

## Chapitre deux

## LA FEMME DE L'OUEST CANADIEN

Si dans notre premier chapitre nous avons cherché à examiner l'évolution du personnage de la femme dans les romans de Constantin-Weyer, le but de ce second chapitre est d'esquisser quelques'unes des femmes qu'il a représentées dans ses nouvelles, telles que La Lune, la Naussicaa du Mackenzie, la grosse Véronique et Ubaldine. Nous nous proposons de révéler l'idée qu'il s'était faite de l'Indienne, de la Métisse, de la Bretonne, de la Canadienne-française, qu'il avait rencontrées dans ce pays d'où il a tiré son inspiration. En réunissant ainsi les diverses remarques qu'il a faites à leur sujet dans toute l'oeuvre, nous espérons réussir à préciser l'image et le caractère collectifs des femmes de chacune de ces races.

Constantin-Weyer a su bien observer l'Indienne et définir les traits qui lui étaient propres. Cependant, il n'a fait que quelques remarques à leur sujet, s'attardant plus longuement sur les Métisses qu'il connaissait beaucoup mieux. C'est pour cette raison qu'il ne nous a présenté aucune Esquimaude en particulier, car il est tout à fait improbable qu'il eût rencontré une femme de cette race au sud du Manitoba.

Au sujet du tempérament de l'Indienne et de son apparence physique, l'auteur ne nous dit, à peu près rien,

sauf qu'elle est malpropre, naïve, curieuse, vaniteuse et docile. Dans "Désirs," de Cinq éclats de silex, il fait le portrait d'une Siouse:

> C'était une femme haute et large, toute en sphères et en bosses. Elle souriait volontiers et le sourire de sa bouche appelait sur toute cette rotondité d'innombrables sourires de plis, de fossettes, de sillons . . . .[1]

Dans ce même recueil la mère de la Naussicaa avait "les dents noirâtres," "une figure maigre et ridée et un long nez crochu--comme un bec d'oiseau de proie."[2] Et c'est à peu près tout ce qu'il en dit.

Toutefois lorsqu'il s'agit des moeurs de l'Indienne dont la description érotique devait assurer la popularité, Constantin-Weyer donne un compte rendu détaillé. Puisque l'étude de ces moeurs faciles est très étroitement liée au rôle de la femme dans la vie nous avons dû traiter ensemble ces deux aspects du sujet, car le rôle de la femme ici, c'est avant tout d'aimer et d'être aimée. L'amour équivaut ici à "plaisir physique".

Chez une race sauvage, la polygamie ou presque, ne nous surprend guère. L'auteur nous décrit, dans Vers l'ouest:

> un petit fort de la baie d'Hudson, où un seul employé déserteur écossais, entretenait six squaws pour son usage personnel.[3]

Les moeurs faciles de l'Indienne nous sont rappelés ainsi:

> L'abus de l'alcool avait d'ailleurs fait de lui un mari honoraire, ce dont ces dames se consolaient avec les Indiens des environs . . . Et il naissait à MacGregor un nombre considérable d'enfants qui n'avaient aucune

raison pour lui ressembler.[4]

Jérémie et MacDougg, ses hôtes, "courent l'allumette, suivant le terme indien avec les six épouses de l'ivrogne" (p. 172). Dans Clairière, le vieux Schawaschkwan, Indien centenaire entretient encore quatre épouses. De même, un viel Indien cree, presque centenaire, "couche encore avec quatre jeunes femmes, qu'il satisfait sans leur parler--dédain--"[5] car il parle aux rats musqués. Ailleurs, un homme blanc qui vit parmi les Esquimauds s'imagine que:

> Les hommes eux-mêmes, m'en voulaient de tenir leurs femmes pour quantités négligeables. Après tout ils se sentaient peut-être privés de menus cadeaux auxquels d'autres chefs de poste les avaient habitués pour l'amour de leurs belles.[6]

Dans ce monde primitif le rôle attribué à la femme est celui d'instrument de plaisir et de service. L'homme plus fort la domine et elle se dépense pour lui rendre la vie tolérable. Elles préparent les repas et attendent que les hommes aient fini pour manger à leur tour. La Naussicaa, une jeune épouse, va "ramasser du bois sec, comme c'est le devoir d'une femme, d'une bonne femme,"[7] et se lève dès l'aube "docile à ses devoirs d'épouse, pour entretenir le feu . . ." (p. 77). La femme indienne occupe une place inférieure à l'homme, et marche derrière lui. A première vue elles semblent toutes "impassibles, curieuses et muettes,"[8] "dociles aux ordres de l'époux,"[9] mais ce sont des femmes aussi pertubables que les femmes de toutes races.

C'est dans Cinq éclats de silex que les observations pittoresques et vraies de Constantin-Weyer au sujet de l'Indienne qui lui était familière, ont trouvé leur meilleures expressions.

La Lune nous est présentée dans la nouvelle "Avec le Soleil et la Lune." Constantin-Weyer décrit dans un mélange de légèreté gentille et amusante, mais voisine de la grossièreté, celle-ci: "petite, massive avec une croupe et des seins qui roulaient" (p. 100). Lorsqu'elle dansait elle était parfaitement heureuse. Il ajoute qu'elle s'appelait la pleine lune: "Je trouvais cela très bien. Il n'y avait pas un angle dans toute sa personne" (p. 103).

Les sentiments et les actions de l'Indienne s'accordent bien à l'idée que le lecteur se fait de la femme primitive. Elle fait la galette en crachant sur la pâte qu'elle roule ensuite sur sa cuisse. Naïve et simple, peu exigente d'ailleurs, il lui suffit d'un harmonium mal joué pour la ravir et la faire danser "Et ses seins et ses fesses dansaient quatre fois plus vite qu'elle" (p. 118). Comment ne pas sourire, complice de l'auteur qui se moque un peu d'elle? Il faut regretter malgré tout certaines des expressions rustres qu'il a jugé bon d'employer. Par exemple, il lui applique le mot "croupe," mot qu'on réserve ordinairement aux animaux.

La Naussicaa du Mackenzie, beaucoup plus attrayante, séduit un moment le narrateur. On nous apprend que sa

"figure était ronde, mais, si elle avait été jaune au lieu d'être cuivrée, on eût dit celle d'une petite Japonaise" (p. 70). Douée d'"une voix musicale d'enfant" (p. 69), elle rappelle ainsi presque toutes les héroïnes de l'auteur. Aussi candide et simple que La Lune, elle regarde cet homme blanc qu'elle trouve à demi-mort de froid, "avec curiosité, gloussant de petits rires" (p. 70). Elle l'aime tout de suite, d'un amour franc qu'elle lui exprime en lui lançant des brindilles de bois. Elle l'épouse le soir même. Vierge, innocente, elle refuse de satisfaire une seconde fois les désirs robustes de son époux. Le lendemain elle lui pardonne de lui avoir fait si mal, mais elle ne se livre plus tendrement et, par la suite, il doit lutter et la prendre de force. Elle pleure et boude ce mari trop rude. Crédule, elle permet à Caribou, son cousin, de la guérir de la souffrance de l'acte d'amour en lui faisant la même chose. Elle souffre alors, se rendant compte que c'est Caribou qu'elle aime le mieux. Cette jeune fille n'est nullement indifférente, stoïque ou impassible, qualités qu'on attribue trop facilement aux femmes de sa race. C'est avant tout une jeune fille typique. Lorsque son mari décide de la quitter, elle est désolée et refuse d'abord de lui rendre sa liberté. Ce n'est pas par amour qu'elle agit ainsi mais par vanité. Elle était respectée et enviée dans son milieu comme la femme d'un blanc. Constantin s'est donc plu à souligner la moralité curieuse et les moeurs primitives de la Naussicaa qui se trouvait

parfaitement heureuse entre Caribou et l'homme blanc.

Dans les quelques lignes que l'auteur a consacrées à l'Indienne, il a su nous faire un portrait assez juste de son apparence, et de son tempérament beaucoup moins impassible qu'il se révèle à l'étranger, et qui ressemble fortement à celui de la femme universelle. Heureusement l'humour subtil qui se devine chez Constantin-Weyer ne cache aucun jugement moral. Il a su bien observer et montrer l'Indienne, instrument d'amour et de travail, dédiée au service de l'homme qui domine toujours chez les races primitives.

La Métisse joue un rôle beaucoup plus considérable dans l'oeuvre canadienne de l'auteur et surtout dans ses premiers romans. En France, les lignes qu'il a consacrées à la race entière lui ont mérité une critique favorable car on a longtemps cru à tort, qu'il l'avait décrite avec précision et avec affection.[10] Dès les premières pages de Vers l'ouest il fait le croquis de la Métisse:

> Leurs cheveux noirs épais, rudes et plats, partagés et retombant en lourdes tresses nattées des deux côtes de la figure, leurs yeux bridés, noirs et vifs, leurs figures bronzées aux pommettes saillantes, leurs nez tantôt épatés, tantôt anguleusement brusqués, disaient plus nettement encore que chez les hommes leur origine semi-indienne. (pp. 11-12)

L'auteur nous décrit assez peu l'apparence de la jeune Métisse. En effet, à l'exception de Flora, elles donnent

l'impression d'êtres surtout des bêtes femelles, séduisantes et voluptueuses. Si Flora est grande, mince et belle, les femmes de La Bourrasque sont bien plus typiques. Il nous présente Véronique La Pointe "aux seins enormes et ballottants"[11] et Virginie Morin à "la chute énorme" des seins. Cette dernière avait la figure ronde et sans nez apparent, les yeux minces des couettes, des chicots noirs, un brûle-gueule (p. 42).

Un curieux mélange de dégoût et de fascination ont saisit l'auteur face à la vieille métisse laide, si énorme et si hideuse qu'il l'a comparée à un démon. Dans Ver l'ouest la vieille Lespérance lui semble un "démon femelle" (p. 81) et la vieille MacNab une sorcière qui nue est "de nature à dégouter à tout jamais l'homme de la femme" (p. 137). La vieille femme, en général, a toujours la pipe dans une bouche édentée dans un visage noir et ridé.[12] Ce qui distingue Sarah Gosselin des autres c'est qu'elle a "la croupe et les seins roulants".[13] Trois vieilles représentatives de leur groupe président à la naissance de Napoléon. Ce sont

> la vieille Richot dont le nez était si crochu qu'il rejoignait le menton, la vieille Dubois, dont le visage aplati était presque sans nez, et la vieille MacDougg, qui affirmait aux jeunes filles qu'elle avait été jolie il y avait bien des années de cela, encore que ses yeux regardassent l'un du côté des Montagnes Rocheuses, l'autre vers le lac Supérieur.[14]

Si nous devons déplorer quelques expressions grossières

employées par Constantin-Weyer en décrivant la Métisse, il nous faut aussi remarquer certains passages comme celui-ci, où l'ironie et l'humour remplacent la vraisemblance.

Le tempérament de la Métisse rappelle celui de l'Indienne et de la la femme en général.

Leur curiosité se mêle d'indifférence dans La Bourrasque, où voyant leurs maris et leurs fils partir pour la guerre, elles restent calmes comme s'il s'agissait d'une chasse au buffalo et "fumaient leur pipe avec une curiosité placide..." (p. 80). Ailleurs, lorsqu'une femme enfante dans la douleur elles accourent toujours pour assister, motivées par un mélange de curiosité et de sadisme.

Cette cruauté de la Métisse[15] se déploie même vis-a-vis des siens. Dans Vers l'ouest Flora pleure parce que Jérémie doit partir, et sa mère "riait silencieusement, la joie au coeur tant son vieux sang de vieille sorcière siouse se réchauffait à la vue de la torture qu'endurait sa fille" (p. 112). Elle prophétise même la mort de Jérémie dans la neige pour doubler la détresse de Flora.

L'auteur s'est ri de la vanité de la femme qui se relie à la jalousie habituelle entre femmes. Les vieilles sont jalouses des jeunes et regrettent leur beauté de jadis. Voilà pourquoi elles prophétisent que la belle et fraîche Flora deviendra aussi épaisse, ridée et laide qu'elles le sont. Elles sont fières de leur peau assez blanche et dédaigneuses des Indiennes.[16]

Bien moins docile que l'Indienne, l'épouse métisse n'hésite pas à se mettre en colère surtout contre son mari. La femme de MacDougg lui fait des reproches et lui dit: "c'est de valeur, une femme dépareillée comme moè d'être grée d'un ivrogne comme toè . . . ."[17] Intrépide, elle exprime sa colère comme le fait si positivement la mère de Flora lorsque le père Lespérance rentre ivre.[18]

L'ivresse semble le désordre le plus sérieux de la vieille Métisse, dévouée à son gin. L'accoucheuse a surtout besoin d'un filet de gin pour faire sa besogne.[19]

Enfin, Constantin-Weyer a osé écrire dans Un sourire dans la tempête qu'il y avait dans la camp minier "trois vieilles Métisses édentées qui, la pipe entre les gencives, gagnent une fortune à laver du linge . . . elles ne méritent le nom de femme" (p. 84). En dépit de cette évidence, nous aurions tort de conclure que l'auteur a été injuste et impitoyable à l'égard des Métisses. Au contraire il s'est montré plein de compassion pour leur sort cruel et leur souffrance. Jeunes filles, leur père les punit rudement,[20] épouses, leurs maris brutaux dans l'ivresse les battent et les exploitent. Le mari boit l'argent destiné à l'achat des provisions. Un jeune Métis, Frank, nous explique que son père était toujours saoûl et il ajoute

> La bonne femme en est crevée . . . Ça te tue une créature, quatorze enfants, et, des fois que le bonhomme a bu toute l'argent, la belle argent. Rien à manger dans la maison . . . Des coups, comme s'il en pleuvait . . . .[21]

Elle donne naissance à ses enfants seule tandis que son mari est en train de boire avec ses amis, de danser et de jouer du violon.[22]

Constantin-Weyer a conféré à la Métisse presque les mêmes rôles qu'à l'Indienne. Elle est la servante de tous et surtout de son mari.[23] Dans Vers l'ouest Riel envoie "les femmes selon la coutume, pour qu'elles rapportassent sur les chariots la viande des animaux abattus par leurs maris"(p. 54). Elles sont plus ordinairement cuisinières et préparent des montagnes de tartes pour les danses.[24] Souvent leur métier est celui de lessiveuse.[25] Ainsi la vieille Mac Dougg se décrit comme suit:

> une créature de travail . . . Et je te lave le butin, et je t'use mes bras et mon savon. Pas plus tôt l'argent rentré, ce mauvais chien-là me flanque des coups pour me voler . . . .[26]

Les plus hardies tentent leur chance à la ville se faisant servantes d'hôtel.[27]

Les vieilles pratiquent le plus souvent le métier d'accoucheuses.[28] Dans Napoléon "trois vieilles, trois vieilles ridées et tremblantes" (p. 23), assistent en buvant du gin à la naissance de Napoléon. L'auteur les nomme quelquefois "fées", mais il n'a fait qu'une seule description d'une vieille sorcière. C'est dans Vers l'ouest, où la vieille Mac Nab dit même une messe magique, donne des potions, et rappelle "un serpent à sonnettes"(p. 217).

Le plus souvent l'auteur a vu dans la faiblesse des jeunes métisses, le manque de résistance de la femelle devant le mâle, où l'instinct animal est victorieux. Flora cède à Charlie par force ou par faiblesse, même lorsqu'elle en aime un autre. L'instinct animal est plus fort que la fidélité ou que la religion. Dans Vers l'ouest aussi, la grosse Véronique Mac Ivor, est

> Peu soucieuse du mariage,--elle en connaissaît tous les plaisirs sans en avoir les charges, ayant successivement mis au monde trois petits bâtards à paternité discutée, et qu'elle avait 'placés' chez des amis comme on place des jeunes chiens. (p. 142)

Riel, le héros de La Bourrasque ne dédaigne point la grosse Véronique La Pointe

> Elle répandait une forte odeur de chair . . . un vrai fumet de gibier--pour chasseur. Et comme il la voulait, il la complimentait gauchement à la manière de l'Ouest.
> --T'as des beaux tétons, Véronique!
> --Vous savez-t'y? . . .Vous les avez pas vus!
> C'était vrai, (p. 55)

car "d'autres, les avaient vus et maniés"(p. 55). C'est dans l'étable que "Riel l'accointa, debout contre le mur" (p. 55). Par la suite il la rencontre souvent dans le bois où il culbutait "sur les feuilles mortes la joyeuse commère, toujours prête à se faire trousser. Elle était d'ailleurs peu exigeante à l'égard de ses amants"(p. 63).

Riel est si attirant que toutes les jeunes Métisses le suivent des yeux, et "aimaient à s'imaginer la volupté de reposer leur tête sur sa robuste poitrine" (p. 192). Il

n'avait qu'à leur dire un mot ce qui "les faisait le soir se tourner et se retourner indéfiniment dans leur grabat, mordues de désir d'amour, à pleine peau, comme par des poux et cherchant sans le trouver un sommeil qui ne venait pas" (p. 196). Ici comme ailleurs l'auteur a montré la femme "en chaleur" (p. 50), pressée d'accomplir sa destinée telle que l'a comprise Constantin-Weyer, celle de se prêter aux plaisirs de la chair.[29]

Si Constantin-Weyer a choisi ses premiers personnages féminins chez la Métisse, c'est que nulle autre race qui lui était familière, ne se prêtait mieux à l'exposé de la conduite primitive et dégradante de l'homme, et par conséquent on a pu l'accuser de noircir la Métisse. Qu'il l'ait fait par mauvaise volonté ou non reste sujet de débat, mais ce qui est évident s'est qu'il y a ici comme ailleurs une progression dans sa représentation de la femme, et tout un abîme sépare la voluptueuse Véronique de la vertueuse Domitille LaRonde de Napoléon.

On s'étonne de constater l'absence de Canadiennes-françaises dans l'épopée canadienne. Cette omission s'explique probablement par le fait qu'il ne s'était pas installé dans un endroit canadien-français. Il a pourtant décrit Ubaldine, l'épouse de Jean-Baptiste dans une nouvelle de Manitoba. Ce portrait est d'après nous le chef-d'oeuvre de Constantin-Weyer.

Afin de mieux comprendre la Canadienne-française telle que décrite par Constantin-Weyer, il est peut-être bon de faire ici un court parallèle entre Marie Chapdelaine, la Canadienne-française typique--du roman de Louis Hémon, et d'Ubaldine.[30]

Doit-on s'étonner qu'Ubaldine ressemble à Maria Chapdelaine? Contemporains, ces deux Français, Constantin-Weyer et Louis Hémon, émigrés au Canada, ont-ils reconnu l'âme collective de la Canadienne-française ou s'agit-il d'imitation de la part de Constantin-Weyer qui écrit en 1928, Maria Chapdelaine ayant paru dès 1916 au Canada et en 1922 en France. Quoi qu'il en soit, ces deux auteurs ont adopté une attitude contraire dans la description de leur sujet, et c'est ce que nous nous proposons d'examiner.

L'on remarque leurs sentiments opposés même lorsqu'il s'agit de l'apparence de la Canadienne-française. Hémon s'émerveille de sa beauté paysanne; Constantin-Weyer s'en moque. Maria, l'héroïne de Hémon est "une belle grosse fille" (p. 17) aux hanches et à la poitrine forte qui attire trois prétendus par la beauté de son corps. Ces hommes devinent aussi chez elle un coeur "limpide et honnête" (p. 165) que laissent entrevoir ses yeux remplis de simplicité et "ses gestes francs" (p. 45). Constantin-Weyer de sa part trouve la Canadienne-française trop brune à son goût. Son héroïne, Ubaldine était "noire comme un corbeau" (p. 91), mais la "blonde de Jean-Baptiste . . ." (p. 91). En plus,

il nous apprend qu' "Ubaldine était très courtisée. Ce n'était pas qu'elle fût très jolie, mais elle était femme, et cela suffisait" (p. 95). Evidemment, il s'amuse à ses dépens.

La jeune fille se déploie, simple, candide, et modeste. Ubaldine rougit lorsque Jean-Baptiste lui demande si elle l'aime comme le fait Maria elle aussi quand on parle de ce François qu'elle aime. Devant ce dernier, Maria détourne modestement les yeux mais elle se sent encore plus gênée avec Lorenzo, citadin, car elle est honteuse de n'avoir rien à dire. Hémon défend cette attitude expliquant:

> Les jeunes filles des villes l'eussent trouvée niaise, mais, elle n'était que simple et sincère et proche de la nature qui ignore les mots! (p. 164)

Là où Constantin-Weyer laisse percevoir son ironie au sujet de l'amour, qui ne fait qu'effleurer le coeur de la jeune fille, Hémon au contraire admet que l'amour renferme toutes les aspirations de bonheur d'une vie pour la jeune fille. Constantin-Weyer a badiné en décrivant l'amour d'Ubaldine pour Jean-Baptiste, car sans échanger un seul mot de correspondance pendant cinq ans, Jean-Baptiste la retrouve aussi amoureuse qu'autrefois. Elle n'a qu'à le revoir et elle se reprend à "l'aimer aussi ardemment que jadis" (p. 95). Hémon a noté, par contre, la sincerité, la ferveur de Maria qui "se sentait honteuse de son émoi" (p. 51) n'ayant vu François que deux fois et elle l'aime déjà. Lui, sentait

> qu'elle était de ces femmes qui, lorsqu'elles se donnent, donnent tout sans compter; l'amour de leurs corps et de leur coeur, la force de leurs bras dans la besogne de chaque jour, la dévotion complète d'un esprit sans détours. Et le tout lui paraissait si précieux qu'il avait peur de le demander. (p. 83)

Tous les deux, Constantin-Weyer et Hémon, donnent l'impression que les moeurs qu'ils ont observées chez les Canadiens-français sont irréprochables. Chez Constantin-Weyer la moralité d'Ubaldine semble l'antithèse de l'amoralité de la Métisse. La Canadienne-française est courtisée en vue du mariage. L'amant vient veiller à la maison où il jase surtout avec le père. On s'empresse à échanger les serments et on fixe la date du mariage. Il n'est plus question ici, d'amour entre hommes assoifées de l'odeur de chair, ni de femmes en chaleur, ce qui semble le cas chez les Métis.

Il s'ensuit donc que la femme, pure jeune fille, reste chaste même après le mariage. Chez les Chapdelaine

> La vie avait toujours été une et simple pour eux, le dur travail nécessaire, le bon accord entre époux, la soumission aux lois de la nature et de l'Eglise. (p. 113)

D'ailleurs,

> ils eussent été incapables de séparer l'exaltation religieuse qui les possédait d'avec leur tendresse inexprimée. (p. 113)

Par contre, Constantin-Weyer se rit gentiment de l'amour dans le mariage lorsqu'il écrit dans "Jean-Baptiste":

> leur lune de miel fut douce et sans passion. d'abord Ubaldine avait entendu dire qu'on ne s'embrasse pas dans le jour, que c'est un péché et Jean-Baptiste, après la première

> tentative et le premier refus, catégorique et motivé, obéit docilement (p. 100)

Un ensemble de qualités et de défauts distinguent la femme de ce groupe des femmes des quatres nationalités qui ont peuplé le Canada. Elles semblent surtout patientes et douces. Maria et sa mère le sont, et en plus elles sont tranquilles, et encouragent leurs hommes qui se dépensent avec zèle au travail ingrat qu'est celui du défricheur de terre. Ubaldine, adresse même "des paroles d'encouragement" (p. 108), à la vache apeurée. Lorsqu'elle observe Jean-Baptiste, inquiet, elle n'ose même pas troubler ses méditations. Patiente, elle attend le moment où il la prendra pour confidente. "Et quand il parla enfin, elle fut si contente!" (p. 104)

Obéissante, et docile, elle se soumet avec complaisance, à son mari et à son sort. La mère Chapdelaine a toujours suivi docilement son mari, Samuel, un pionnier, qui haïssait l'arrivée des clôtures et des voisins. Son épouse soupirait en songeant à la misère qui allait recommencer dans une autre place dans le bois mais le voyant malheureux, elle lui disait, "Et bien Samuel . . . C'est-y . . . Qu'on va encore mouver bientôt?" (p. 204) Maria qui songe à fuir ce pays dur, en faveur de la grande ville, entend la voix du pays de Québec qui lui dit de rester et elle sent qu'il faut obéir. Résignée, "et sans amertume" (p. 213), elle prévoit une vie morne dans un pays austère. Ubaldine quitte les vieilles paroisses du Québec

pour suivre son mari au Manitoba, et en voyant la maison des bois perdue au fond de cette province, elle songe "que c'était beaucoup moins bien que dans la maison paternelle" (p. 98). Elle est "étonnée jusqu'à la tristesse par la monotonie de ce pays plat" (p. 96). Mais elle ne se plaint pas, au contraire, résignée et triste elle lui dit "on va êt 'ben nous aut?" (p. 97), pour lui faire plaisir.

L'épouse du colon est son appui et elle doit être fidèle à son devoir, et courageuse. Le courage d'Ubaldine "ne se dément pas" (p. 99). Dès le lendemain de son arrivée au Manitoba, elle reste seule "dans ce lieu inconnu" (p. 99), quoiqu'elle entende les bêtes sauvages dans la forêt avoisinante. Égarée dans une tempête avec son mari, elle souffre si cruellement qu'elle croit mourir asphyxiée par le froid. Son mari lui demande si elle a du courage et elle lui répond: "--Oh oui, qu'j'en ai quand j'suis-t'avec touè" (p. 122), et elle lutte victorieusement, et survit. Chez Maria nous assistons à une épreuve d'ordre moral. Maria est tentée par la promesse d'"une vie nouvelle dans un monde nouveau" (p. 158). Elle reste fidèle à son pays, à sa langue, et accepte courageusement "une vie de labeur grossier dans un pays triste et sauvage" (p. 166).

Optimistes et peu exigeantes, elles contrastent avec l'opinion courante de la femme. La mère Chapdelaine n'a besoin que d'une visite pour se sentir complètement heureuse. Pour Maria, le bonheur est tout ce qui n'est pas ordinaire,

par exemple, un jour de congé où on va cueillir des bleuets. Pour Ubaldine, une excursion suffit pour la ravir et elle suit son mari

> dans un joyeux sautillement de tout son être comme si ce voyage par un froid redoutable devait être une partie de plaisir.(p. 107)

La Canadienne-française ne s'attend au confort qu'à la fin de sa vie établie sur une belle ferme, et c'est parce qu'il n'a point réalisé ce rêve de son épouse qui vient de mourir que Samuel Chapdelaine se sent tourmenté de remords dans le roman de Hémon. De même Ubaldine "ne s'attendait du confort que dans ses vieux jours, lorsqu'elle aurait mis au monde beaucoup d'enfants" (p. 98) qui aideraient leurs parents.

Pour accomplir sa lourde tâche, il faut que la Canadienne-française, soit vaillante et travaillante. La mère Chapdelaine, qui meurt assez jeune "est une grande perte" (p. 197), car "il n'y avait pas femme plus vaillante qu'elle ni plus capable" (p. 197). Les premières années de son mariage, elle avait réparé les clôtures, nettoyé l'étable et fait l'ouvrage d'un homme. Plus tard, l'ouvrage de Maria et de sa mère comprenait

> la tenue de la maison, la confection des repas, la lessive et le racommodage du linge, la traite des trois vaches et le soin des volailles, et une fois par semaine la cuisson du pain qui se prolongeait souvent tard dans la nuit.(p. 98)

Ubaldine ravit son mari car dès son arrivée elle se met au travail de la cuisine:

> Il savait maintenant qu'il avait épousé une ménagère vaillante et dégourdie, et il songea qu'avec elle il pouvait entreprendre de grandes choses.(p. 99)

Par la suite, elle accompagne Jean-Baptiste pour "corder" (p. 100) le bois, soigner les chevaux et traire la vache. Le soir, elle repasse, raccommode le linge, fait la cuisine et cuit le pain et les tartes.

L'esprit religieux de celle-ci a provoqué des commentaires de la part de nos auteurs, commentaires motivés par deux attitudes contradictoires. Maria prie et jeûne pour que François revienne sain et sauf au printemps. Il s'égare et meurt de froid dans une tourmente. Alors Hémon s'adresse ainsi au Seigneur:

> Pensiez-vous qu'elle allait, elle, douter ou de votre pouvoir ou de votre bonté? C'eût été mal la connaître. Comme elle vous avait demandé votre protection pour un homme, voici qu'elle vous demande votre pardon pour une âme, avec les mêmes mots, la même humilité, la même foi sans limites. (p. 134)

Cependant il a noté que pour Maria le prêtre est un peu un magicien dont elle attend des charmes surnaturels (p. 139). Constantin-Weyer, qui aime à sermonner, ne peut s'arrêter de juger et de faire ses recommandations. Il écrit:

> Parce que l'Église l'ordonne, parce que la chair le veut, les familles canadiennes sont nombreuses, (p. 90)

et que "la première femme Laroche [la belle mère d'Ubaldine] est morte en mettant au monde l'onzième" (p. 90).

Maria, la mère Chapdelaine, Ubaldine, se ressemblent beaucoup car elles déploient les qualités et l'état d'esprit

de la race entière, et ce n'est qu'à cause des dispositions contraires de deux auteurs différents qu'elles se distinguent. Cependant Hémon a découvert le coeur même et compris les sentiments cachés qui animaient la femme; il s'est attendri, et c'est pourquoi Maria Chapdelaine est déjà immortelle, là où Ubaldine repose dans l'oubli. Constantin-Weyer n'a pas su ou voulu sympathiser avec elle, et il nous a laissé percevoir seulement son sourire, mi-ironique, mi-tendre. Il s'est un peu moqué de tout. Un tel sujet aurait mieux mérité.

Parce qu'il était Français, et fier, Constantin-Weyer a déploré la saleté de la Bretonne qui tarissait la France aux yeux des Canadiens. Dès Un homme se penche sur son passé, il présente ses impressions défavorables de Mme Le Floch qui loue la ferme de Paul. Paul accompagne Monge dans une excursion dans le nord. Il suffit de cinq mois et demi pour que la Bretonne transforme la cabane si propre de Paul en "cette masure sordide, sale et irrémédiablement appuantie" (p. 134). Dans Une corde sur l'abîme, Robert croit mourir asphyxié par la mauvaise odeur qui remplit le train plein de Bretonnes et de leurs marmots sales, qui refusent de laisser ouvrir les fenêtres par crainte des mauvais effets de l'air frais. Elles "tuaient les poux des bébés mal tenus" (p. 16). "Sales et bavardes" (p. 22), elles blessent sa fierté patriotique.

Cependant s'il rappelle deux fois dans toute l'oeuvre la malpropreté de la Bretonne, il a vu aussi qu'elle était hospitalière, superstitieuse (pp. 133-134), et jolie.

Il n'a fait qu'un unique portrait d'une Bretonne en particulier, dans Une corde sur l'abîme, et il a eu pitié de cette femme pour qui le sort avait été impitoyable. Mme Dacquet "blonde, insignifiante et sans âge--elle avait dû être jolie" (p. 21). Elle souffre "perpétuellement enceinte ou nourrice" (p. 21) et aussi car son mari est cruel et ivrogne. Elle regarde donc "avec terreur s'abaisser le niveau de la bouteille, sachant bien qu'une fois ivre, son mari la battrait" (p. 22) et qu'elle devra "chercher refuge dans les bois contre la brutalité conjugale" (p. 22). Lorsqu'elle meurt de fièvre typhoïde, le narrateur observe qu'"elle aurait pu aussi bien mourrir de souffrance, d'écoeurement et d'épuisement . . . ."[31] Dans le fond, Constantin-Weyer, décrit indirectement les Bretonnes et leurs maris, et les compare à des brutes.

Sûrement il nous faut admettre de la condoléance qui marque aussi une progression entre Mme Le Floch aux "yeux bleus d'enfant, sale et mélancoliquement jolie" (p. 133) "entourée de quatre marmots et visiblement porteuse d'un cinquième (qui serait aussi sale que ses frères et soeurs)" (p. 133), et Mme Dacquet qui souffre et meurt enfin démoralisée.

Pour conclure, nous voulons signaler que Constantin-Weyer ressemble, dans ses descriptions, aux auteurs naturalistes qui se documentent et s'inspirent auprès des types inférieurs de la société. L'analogie nous sert bien car Constantin-Weyer a décrit les aspects les plus bas, et la conduite la plus débauchée qu'on puisse trouver chez les Métis. S'il a eu tort, c'est qu'il a donné l'impression qu'on pouvait imputer ses observations à tout le groupe. De la même façon, il a condamné si vigoureusement la malpropreté de la Bretonne qu'il nous en a donné une très mauvaise impression.

Par contre, lorsqu'il a dépeint des femmes individuelles, il a été impartial et juste. Il s'est attristé sincèrement du sort douloureux de Mme Dacquet, Bretonne. Il a fait naître La Lune et La Naussicaa qui sont des femmes délicieuses et charmantes. Enfin, son chef-d'oeuvre est Ubaldine, sa Canadienne-française.

Nous sommes obligés d'admettre que Constantin-Weyer a fait connaître l'ouest canadien et la femme qui l'a peuplé. Bon observateur il a su choisir l'expression exacte pour rendre l'aspect particulier de ces femmes, plus belles que les femmes parfaites qu'il a crées plus tard car celles-ci sont plus vraies.

NOTES

Chapitre deux

[1]"Désirs", Cinq Eclats, p. 54.

[2]Ibid., p. 68.

[3]Vers l'ouest, p. 171.

[4]Ibid., p. 172.

[5]Cinq Eclats, p. 13.

[6]Un Sourire, p. 13.

[7]Cinq Eclats, p. 81.

[8]Clairière, p. 118.

[9]Ibid., p. 119.

[10]Voir Pierre Mille, "Un Français au Canada, l'oeuvre de Constantin-Weyer," Les Nouvelles littéraires (24 novembre 1928); Valéry Larbaud, "Un Français romancier du Canada," Les Nouvelles littéraires (8 septembre 1928); cf. Donatien Frémont, "M. Constantin-Weyer et le vrai Riel," Revue de l'Université d'Ottawa, I (1931), 550-560.

[11]La Bourrasque, p. 55.

[12]Voir aussi Vers l'ouest, p. 9, p. 21; La Bourrasque, p. 42, p. 59, p. 80, p. 189; Un Homme, p. 162; Napoléon, p. 26.

[13]Un Homme, p. 172.

[14]Napoléon, pp. 30-31.

[15]Vers l'ouest, p. 21.

[16]Ibid., p. 21, p. 56.

[17]Un Sourire, p. 101.

[18]Voir aussi p. 82; La Chanson d'Ingrid, ed. Grasset (Paris, 1946), p. 114.

[19]Voir aussi Un Homme, p. 162; Napoléon, p. 27; La Chanson

d'Ingrid, p. 17, p. 114.

[20]Voir Vers l'ouest, p. 21.

[21]Voir aussi Une Corde, p. 55; Clairière, p. 28; Vers l'ouest, p. 80; Un Sourire, p. 101.

[22]Voir aussi Un Homme, p. 162; Napoléon, pp. 30-31.

[23]Voir Vers l'ouest, p. 101; Manitoba, p. 28, p. 111.

[24]Napoléon, p. 142.

[25]Clairière, p. 28; Napoléon, pp. 58-59.

[26]Un Sourire, p. 101.

[27]Voir Napoléon, p.

[28]Voir aussi Un Homme, p. 162; Napoléon, pp. 54-55; La Chanson d'Ingrid, p. 117.

[29]Voir aussi La Bourrasque, p. 50, p. 80, p. 81; Une Corde, p. 38.

[30]Tous les renvois de cette comparaison entre Ubaldine, Maria Chapdelaine et sa mère, se rapportent à la nouvelle "Jean-Baptiste" dans Manitoba et au roman de Louis Hémon, Maria Chapdelaine, ed. Fides (Montréal, 1964).

## Chapitre trois

### L'INFLUENCE QUE LA FEMME EXERCE SUR L'HOMME

Constantin-Weyer a montré que tout homme, même celui qui possède un courage moral et physique surhumain, change sous l'influence de la femme.

On a écrit à propos d'Un homme se penche sur son passé:

> A vrai dire, ce n'est pas même l'intrigue qui nous retient, elle n'est pas l'essentiel du livre, elle n'est pas non plus le meilleur;[1]

et ailleurs:

> Mais là encore, l'élément romanesque est ce qu'il y a de moins bon,--comme dans certains livres de Curwood, d'ailleurs:--ce mariage avec une femme sotte, cette trahison, cette fuite de la coupable, tout cela nous distrait désagréablement du véritable sujet qui est la lutte entre l'homme et la nature.[2]

Quoiqu'il y ait beaucoup de vrai dans ces remarques, la femme exerce une influence considérable non pas uniquement sur l'intrigue qui est essentielle au roman dans lequel on exalte l'homme d'action, mais aussi sur le caractère, la conduite et la vie même de l'homme.

Tantôt bienfaisante, le plus souvent néfaste, l'influence qu'exerce la femme modifie les actes et le caractère de celui qui l'aime. Il devient généreux, dévoué, mais aussi jaloux, violent, vindicatif à cause d'elle. On ne peut pas manquer d'observer qu'il y a un manque d'équilibre dans les rapports entre hommes et

femmes et que les effets de ces rapports sont plutôt funestes pour l'homme. Ceci laisse entrevoir que Constantin-Weyer était défavorablement prédisposé envers le deuxième sexe.

Malgré cela, son héros, en général naturellement égoïste, devient plus généreux et plus dévoué sous la domination d'une femme idéale telle que l'auteur la représente dans ses dernier romans. Lengrand apprend "les joies du dévouement"[3] parce que son amour interdit ne peut se réaliser. Il se persuade alors qu'il ne demande rien de plus de celle qu'il aime d'un amour désintéressé que de se dévouer pour elle. Ces même sentiments animent Dal, l'agent de la Gendarmerie royale, qui désire le bonheur de celle qu'il aime et qui dit: "à quoi sert d'être jaloux . . . Mieux vaut aider le bonheur de qui l'on aime".[4] En effet l'homme ne se dévoue pas pour assurer le bienfait de la société en général et des pauvres et des déshérités en particulier, mais presqu'uniquement pour celle qu'il aime. Lengrand et Spenlow veulent protéger Regnard dans Un sourire dans la tempête à un tel point qu'ils quittent leurs postes pour la suivre. De même, Louis guide Shaw, le hors-la-loi qui fuit la justice dans Telle qu'elle était en son vivant, parce qu'il croit devoir veiller sur Jacqueline.

Beaucoup plus fréquemment, l'homme ne se grandit pas pour l'amour d'une femme., Au contraire, il devient jaloux

violent et vindicatif.[5] Monge suppose à raison que son rival fait des scènes de jalousie à Hannah et en effet Archer monte à sa chambre et jette des objets par terre dans une crise de jalousie et de violence. Monge ressent ce même sentiment lorsqu'Hannah écoute enchantée la lecture que fait Archer à Hannah,quoiqu'elle refuse de rester attentive aux lectures ennuyeuses que lui, son mari, lui fait. Archer tente de tuer Monge sous l'empire de la jalousie et "pas une seule fois, il n'avait plaidé l'accident".[6] Jaloux, vindicatif, Monge poursuit son épouse qui fuit avec Archer, car ce dernier jouissait à présent de "la tiédeur et la blondeur que je savais".[7] Il agit bien au-dessous de lui lorsqu'il brûle la cabane des fugitifs en poussant un cri de triomphe. Constantin-Weyer, proche de la nature, a noté la ressemblance entre l'homme et les bêtes qui se battent pour la possession d'une femelle. Dans Napoléon, Robert Preston était trop jaloux de Napoléon pour "contrôler ses sentiments" (p. 127), et ils se seraient battus si l'on ne les avait pas empêchés de le faire. Chez les Métis l'on observe le combat entre mâles pour les faveurs d'une femelle et que "partout où il y a des filles et de l'alcool, il est naturel que la jeunesse se batte".[8] C'était déjà le thème de Vers l'ouest où Charlie Leslie de plus en plus épris de Flora se met à méditer une revanche qui "servirait à la fois son amour et désir de vengeance" (p. 133). Dans la guerre contre les

Sioux Charlie tire sur Jérémie, son compatriote, au lieu de frapper sur l'ennemi.

Si les pages que Constantin-Weyer a consacrées à la description de la lutte de l'homme et de la nature sont ses plus poétiques et émouvantes, le lutteur est souvent inspiré et soutenu par une femme qui même absente, s'impose et lui donne la force et le courage pour combattre l'épuisement moral et physique. Dans Un homme se penche sur son passé Monge serait mort vaincu et à bout de forces dans son voyage sans fin à travers l'hiver canadien, si ce n'eut été, nous apprend-il, que "Hannah me vint prendre par la main. Elle m'apportait son amour" (p. 111). "Déjà las, à demi dérouté par la perte de mes forces, je quêtais un appui extérieur" (p. 111), nous apprend-il, et il grille sa viande, fait son feu, et refait les forces dont il a besoin pour survivre , par l'entremise de cette Hannah fictive et idéalisée. A mesure qu'il devient plus fort il comprend qu'il a une dette envers elle. Regnard joue le même rôle dans Un sourire dans la tempête où deux hommes continuent leur marche éternelle dans la tempête pour assurer la suivie de celle de qui Lengrand nous dit:

> Elle avait compris que Spenlow et moi avions besoin qu'elle fût en quelque sorte notre âme. Elle savait être notre âme. Et elle était en même temps notre joie, notre sourire et notre force. (p. 143)

De même Jacqueline inspire les hommes de Telle qu'elle était en son vivant et plus particulièrement Robert Shaw

qui sans elle perd le goût de la liberté, de la lutte et qui s'avoue vaincu.

Si l'homme devient plus fort sous l'empire de la femme il lui arrive aussi de s'affaiblir, de s'amollir et d'abandonner le seul genre de vie que l'auteur tient pour valable, celui de la lutte et de l'action. C'est surtout le cas dans Un homme se penche sur son passée où Monge, qui, ayant épousé Hannah, devient plus faible et plus mou. Il ne reprend plus le combat annuel dans le nord. De là, la mélancholie et la poésie de ce roman où Monge, qui avait tendu vers la réalisation de ses rêves, devient inactif. Il s'assied près du feu, ce disciple de l'énergie qui s'était cru "trop un fils de l'Aventure" (p. 69) pour se fixer.

L'on observe le phénomène opposé chez Paul Durand dont le caractère faible et chétif se développe lorsqu'il ose s'aventurer dans le nord pour gagner de l'argent et épouser Magd. Dans Une corde sur l'abîme, Robert quitte la vie confortable d'une province de France pour un pays inconnu et sauvage où il espère se délivrer du mal qui l'étreignait. Il mûrit et devient fort dans un après-midi où il dévisage son père despote et lui annonce son départ. "Tout cela, pour une blessure d'amour".[9]

Dans cette ambiance d'une femme douce et bonne, l'amour des hommes se change et ils deviennent tendres et respectueux envers ce sentiment qu'ils avaient jadis

méprisé. Riel se rend compte que

> quelque chose de neuf s'éveillait en lui, avec des gazouillements d'enfant en bas-age. Jusqu'alors sa conception de l'amour avait été simple, jusqu'à la brutalité. Jamais encore le besoin de tendresse ne s'était, chez lui, mêlé à celui de la volupté. Aujourd'hui, il éprouvait un désir vierge, candide presque[10]

à la pensée de Mme Hamarstyne. De même, Monge fond en larmes après la naissance de Baby Lucy. Par la suite il naît en lui un grand "respect de l'amour".[11] Grand chasseur, il ne tire plus sur les couples de canards et choisit ses victimes chez les voyageurs solitaires. Dans Un sourire dans la tempête Spenlow devient plus tendre, plus respectueux de l'amour lui aussi. Jadis il n'avait fait que des conquêtes passagères qui lui avaient donné une "conception brutale, bestiale, presque" (p. 142) de l'amour. Les filles qu'il avait fréquentées lui avaient enseigné des appétits formidables, l'orgie, la débauche mais sous l'influence de Regnard il redevient un "gentleman" (p. 143).

Constantin-Weyer excelle surtout dans ses tableaux de paysages et dans ses récits d'action. Il n'a pas écrit des romans d'analyse et il n'a touché que superficiellement à l'étude de l'ensemble des qualités et des défauts qui sont propres à chaque individu. En effet ses hommes sont surtout des types. Voilà pourquoi l'influence de la femme n'apparaît qu'indirectement dans la conduite et dans la vie des héros.

Dans la domaine de l'action il y a dans l'oeuvre de Constantin-Weyer quelques exemples isolés d'une vie améliorée après les rapports entre hommes et femmes,[12] mais toute une foule d'occasions où la conduite de l'homme dégénère. Le meurtre et la tentative de meurtre abondent dans les romans de l'Épopée. Comme nous l'avons déjà vu, Charlie tente de tuer son rival comme le fait aussi Archer. Bruce abat Napoléon et le Danseur rouge tue sauvagement son ancienne maîtresse et l'amant de celle-ci. Spenlow tente de se débarasser de Lengrand et Robert Shaw achève l'amant de son épouse. Louis se persuade presque qu'il a le droit de sacrifier Dal et Robert pour s'assurer son propre bonheur.[13] Il nous apprend qu'il ne manquait pas de mauvais pas sur lesquels un accident est assez plausible.[14]

L'homme sous l'emprise de la passion commet même les crimes les plus vils comme le viol et l'enlèvement.[15] Dans Une corde sur l'abîme, Robert s'étant représenté Grace nue "fut près de tenter le viol . . . Seule, la crainte de lois brutales l'empêcha de passer du rêve à l'action" (p. 49). Il se juge lâche "de ne point réaliser la fougue de son désir . . ." (p. 49). La plupart des héros de Constantin-Weyer ne s'arrêtent pas au niveau du rêve. Ils agissent. Frank dans ce même roman tente de violenter Mary avant d'enlever Grace. C'est toutefois un assez bon type qui a compris "ceux qui font du mal pour avoir une femme" (p. 54).

La femme coûte souvent cher[16], ce qui explique pourquoi

l'homme passionné s'abaisse quelquefois au vol pour se payer les faveurs que vendent certaines femmes. Dans La chanson d'Ingrid[17], l'adolescente a déjà compris qu'elle a un prix. Generous Tyrone, met pour prix de sa complaisance "des bijoux d'une valeur entre trois dollars et trois dollars et demi" (p. 81). Pour les frères d'Ingrid "le désir de palper la fillette décida tout" (pp. 82-83).

> Les jumeaux lui tendirent leur trésor, et elle eut envie de pleurer en le prenant. Ça c'était de l'amour. Fidèle à sa parole, debout sur une chaise, devant la fenêtre ouverte, elle leva sa chemise de nuit et se laissa explorer longuement par ces mains qui avaient commis un crime pour elle. (p. 84)

Le héros si sage d'Un sourire dans la tempête se sent tourmenté de remords à cause d'un crime semblable de jeunesse. Il avait imité sur un chèque la signature de son père parce qu'une femme qu'il aimait avait eu besoin d'argent.

Il n'y a point d'exemple de l'homme assagi par l'influence de la femme et par contre de nombreuses instances où elle le conduit à commettre des folies. Il fait toutes sortes de dépenses extravagantes pour lui plaire ou bien il court des risques dont il discerne la déraison.[18] Dans La Bourrasque Riel accepte de diriger une seconde insurrection pour plaire à son épouse quoiqu'il sache que "--C'est une saprée folie! . . ." (p. 213). Napoléon s'introduit follement chez Judy pour lui montrer "qu'elle avait épousé un trembleur" (p. 171)

et le mari terrifié le tue. Robert Everard craint que ses rapports intimes avec Mary le forcent à choisir entre le mariage (qui serait une folie) et la condamnation judiciaire. Mary pourrait "arguer de sa faiblesse"[19] et l'accuser de séduction. Monge trop clairvoyant ne songe pas au mariage et fuit sagement cette Hannah qui le trouble. Il fuit trop tard et bien qu'il sache que nul lien social ou intellectuel ne l'unit à Hannah, il l'épouse. Quelques semaines plus tard il sait déjà que ce mariage a été une sottise. Il dit à Hannah:

> Vous et moi n'avons rien qui puisse nous être commun. Je suis un fils de la noble Aventure ennobli par elle. Vous n'êtes même pas une bourgeoise de Palace . . . .[20]

Robert, qui contemple d'épouser Grace se demande: "Commettrait-il, oui ou non, cette folie?"[21] S'il épouse Grace, leur amour sera éphémère et il "serait cocu, cocu comme Monge",[22] et il épouse quand même cette femme sotte.

Proche de la femme l'homme souffre et se sacrifie et par conséquent il s'ennoblit. En sureté aux États-Unis Riel apprend "que sa femme et ses deux enfants étaient tombés entre les mains du général Littletown qui les gardait comme otages".[23] Alors il se rend en échange sachant bien qu'il sera condamné à mort. Les deux héros d'Un sourire dans la tempête se sacrifient pour la même femme. Lengrand, à demi-mort de faim se passe de nourriture "pour qu'elle en ait davantage" (p. 150). Spenlow sacrifie sa vie et va attendre la mort dans un repli de neige pour

qu'il y ait assez de viande pour que Regnard survive. Avant "d'aller exécuter sa propre sentence, de quel regard passionné il avait contemplé cette femme pour laquelle il avait donné sa vie" (p. 157). En marge du sacrifice il faut tenir compte des souffrances que la femme occasionne, volontairement ou non. Paul Durand souffre de la fatigue, du froid, et de la peur avant de mourir "vaincu par la Mort et par l'Amour".[24]

> Était-il mort parce qu'il avait fait un effort au-dessus de ses pauvres forces pour s'assurer la possession de la femme qu'il avait aimée? Avait-il perdu cette femme parce qu'il était mort?[25]

Monge souffre affreusement en entendant le cri d'amour d'Hannah pour un autre. Étranglé de douleur il arrache les boutons de sa chemise, de son foulard car "c'était toute sa vie qui s'effondrait".[26]

Quelquefois cette douleur, trop aiguë, s'exprime en pleurs et en sanglots arrachés de l'homme fort. Jérémie apprend, dans Vers l'ouest, que Flora est grosse de l'enfant d'un autre et il "se laissa glisser par terre, et, accroupi dans la glaise boueuse, il se mit à sangloter" (p. 203). Dans La Bourrasque Riel est renvoyé par Mme Hamarstyne qu'il adore et il "étouffa ses sanglots en mordant furieusement sa couverture" (p. 114). Monge, si résistant d'ordinaire, ne peut retenir une larme qui lui coule au bout du nez lorsqu'il reçoit enfin un mot de consolation. Robert, le personnage principal d'Une Corde

sur l'abîme, avait pleuré sottement aux pieds d'une maîtresse infidèle, indélicate et méprisante" (p. 16). Toutefois l'auteur ne croit peut-être pas que la douleur ou que le sacrifice ennoblissent l'homme[27] car Robert se demande "Au surplus, l'ascétisme était-il souhaitable" (p. 67).

Si la femme impressionne l'homme et change sa conduite, elle bouleverse sa vie encore plus violemment. Toutefois Constantin-Weyer, peintre et peu psychologue a décrit l'effet superficiel de la femme sur sa vie. Les grands conflits ne déchirent pas le coeur et le cerveau de ses héros. Malgré certaines prétentions intellectuelles, ce sont surtout des aventuriers. Constantin-Weyer a prêché plutôt, la liberté et l'aventure; il nous a montré la lutte de l'homme qui cherche à s'affranchir de sa passion pour la femme.

Toutefois son héros est assez égoïste et fort pour se servir de la femme pour ses propres fins, et réussit à se libérer des désirs de la chair. Robert Everard se libère des "turpitudes de la chair"[28] près de Mary. Devenu homme d'affaires, il ne pense plus à la femme "sinon pour l'étreinte rapide et dérisoire qui libère des pensées amoureuses" (p. 83). Presque tous courtisent les filles de rues, les serveuses, et alors rassassiés, dégoûtés, purgés, libérés, ils retrouvent la Forêt, la Prairie, le Nord. Pur esprit, solitaire, mystique, l'homme s'élève et entre en communion avec la nature.

C'est lorsque l'homme aime une femme en particulier qu'il devient l'esclave de sa passion ou des responsabilités que l'amour impose.[29] L'un des Métis de La Bourrasque explique qu'il doit

> se résoudre à travailler six jours sur sept et douze heures sur vingt-quatre, avec une faim à moitié apaisée pour rapporter à la maison de quoi empêcher la femme et les enfants de mourir de faim . . . littéralement. (p. 23)

Dans Cinq éclats de silex l'auteur finit par brûler le portrait de la poétesse qui le possédait et lui enlevait toute sa liberté. Il écrit dans "Nisi serenas" du même recueil:

> Suffit-il donc de créer une femme--comme on crée un dieu, pour que cette femme--comme fait le dieu--vous domine? (p. 49)

C'est un peu ce que fait Hannah et c'est pourquoi le mariage de Monge et de Hannah est une faillite. Le Danseur rouge de la nouvelle à la fin de Napoléon perd toute liberté de volonté, de pensée, et d'action car c'est Margot qui le fait marcher. Elle le trahit en fuyant avec un autre et alors il "était l'esclave d'un seul désir" (p. 214), retrouver Margot. De même les trois hommes qui aiment Grace; l'un est "obsédé par la pensée de Grace",[30] l'autre est ensorcelé et le dernier perd toute liberté de diriger sa propre vie.[31]

Celui qui sacrifie sa liberté à l'amour ne peut espérer de retenir sa sérénité, son esprit paisible.[32] Elle lui trouble les sens. C'est pourquoi Monge sent que ses

tempes battent rapidement et qu'une fièvre le brûle au visage à cause de la proximité d'Hannah. Il refuse de coucher dans la maison

> Car, si vous êtes homme, vous comprendrez l'irritante sensation, pour un gars jeune, robuste et sain, de s'étendre sous le même toit qu'une jeune fille qu'il n'a pu posséder que des yeux.[33]

Lorsqu'il remplace Archer et devient le garçon de ferme il ne pourra plus ni dormir ni se reposer car il n'y avait qu'une mince cloison qui le séparait de Hannah. Toute la vie du héros d'Une corde sur l'abîme semble agitée par la femme. Il a été amoureux fou d'une Française, entiché d'une institutrice, passionné de sa patronne, obsédé par le rêve de violer Grace, et troublé par la vue de l'échancrure de la blouse de Mary.

Nous avons fait une distinction entre troubles des sens et le désir de rapports sexuels qui paralyse plus efficacement l'homme d'action. Monge n'est plus maître de lui car Hannah le tient captif.

Il la poursuit à travers la forêt où il lui suffit de retrouver un peigne pour ranimer en lui un sentiment qu'il avait cru étouffé. L'on observe l'effet malheureux du désir de possession d'une femme dans Une corde sur l'abîme où Frank se croit véritablement ensorcelé par Grace qui lui "travaille le sang" (p. 55). Fitzgerald, le gentleman "est fou d'elle, [Grace] comme une bête mâle après une bête femelle" (p. 52) et il "tourne et

tourne autour de" (p. 52) celle-ci, au lieu de voir à ses affaires. Un film de Grace inspire un tel "désir frénétique" (p. 83) chez Robert qu'il quitte tout pour se rendre à Hollywood comme le font aussi Lengrand et Spenlow pour suivre Regnard. S'il est vrai qu'ils admirent et respectent celle-ci, Lengrand rêve chaque nuit de posséder cette créature magnifique et Spenlow la compare à une pêche à laquelle il voudrait goûter. Lengrand admet que ni lui ni son ami n'étaient "capables d'aimer platoniquement une femme. Notre amour était, à la fois, plus impur, et plus pur".[34]

La femme domine la vie de l'homme et y efface toute sérénité et toute paix. Dans "Nisi serenas" la garce de Marc boude toute la journée pour se réconcilier le soir dans l'acte d'amour. Mais aussitôt la dispute éclate, elle le giffle et il file devant sa colère hors de sa propre chambre, expulsé de son lit. Elle lui rend la vie intenable car c'est une suite de querelles et d'heures d'amour les unes aussi violentes que les autres. Toute la vie de Castor, dans Le danseur rouge, est gâtée par une femme ingrate, cette Margot qui le plaque là. Il disparaît, se met ivre-mort et refuse de danser quand la danse est sa vie, car il lui faut sa Margot. Nous avons déjà vu combien Hannah met en confusion la vie de Monge. Si Margot et Hannah sont des infidèles, des femmes sottes, même la femme parfaite agite violemment la vie des hommes qui

l'aiment. Mercier, l'époux de Regnard dans Un sourire dans la tempête a dû laisser fortune et famille pour épouser cette femme. Ils ne sont pas heureux et dans son délire dans la nuit Mercier blasphème contre l'amour. Lengrand, qui avait toujours tendu à l'action et qui en avait rejeté les buts irréalisables, s'arrête et devient morose à la pensée de son amour impossible. Spenlow, l'homme de devoir, quitte son poste pour suivre cette femme qui ne l'aime même pas . . . . Il mourra dans le nord pour elle.

Tant de bouleversements dans la vie de l'homme mènent Lengrand à remarquer ". . . tout cela à cause d'une blonde" (p. 80). Il ajoute "il y a des moments où je désirerais n'avoir jamais rencontré cette femme" (p. 80).

Nous voilà en mesure de tirer quelques conclusions au sujet de l'influence qu'exerce la femme sur l'homme. Evidemment il tire profit de ses relations avec certaines femmes qui le rendent plus généreux, plus dévoué, plus tendre et respectueux de l'amour. Il tient à protéger celle qui l'inspire, le fortifie et qui l'aide. Beaucoup plus fréquemment, le caractère et la conduite de l'homme s'avilissent sous l'empire d'une femme. Il devient jaloux, violent, vindicatif; il commet des crimes et des folies. La femme, enfin, dérobe son amant de sérénité et de liberté et bouleverse toute sa vie. Faible ou forte, fille de rien ou femme idéale, elle exerce une influence funeste

sur le caractère, sur la conduite et sur la vie des héros. C'est pourquoi l'on aurait tort de ne pas tenir compte de la femme dans l'oeuvre de l'auteur.

Il y a une tendance à ne pas reconnaître l'importance de la femme dans l'intrigue des romans canadiens de Constantin-Weyer. Ceci relève fort probablement du fait que l'auteur a généralement raconté son récit à la première personne. La femme est donc présentée du point de vue de l'homme. C'est sans doute pourquoi on est porté à lui assigner un rôle secondaire. Il faut admettre que dans La Bourrasque Mme Hamarstyne et Véronique ne font que distraire le héros et ne créent aucun conflit essentiel à l'action qui est surtout politique et guerrière. C'est une des faiblesses de ce roman. C'est aussi celui d'Une corde sur l'abîme où les incidents où figurent certaines femmes, Mary et Mme Fitzgerald en particulier, sont de trop. Néanmoins, l'on pourrait argumenter que celles-ci collaborent à la peinture du caractère du héros. De même dans La Bourrasque, Véronique contribue à la peinture des moeurs des Métis.

Ailleurs, la femme devient indispensable à l'intrigue. Dans Un homme se penche sur son passé elle est la force motrice de l'action car elle cause le conflit entre Archer et Monge, conflit qui mène directement au point culminant et au dénouement du roman. Même si elle ne figure pas dans les pages les plus fortes et les plus

émouvantes où l'homme lutte contre les forces élémentaires de la nature, elle l'inspire et l'accompagne spirituellement. Hannah relie donc ce noble épisode au récit. Judy joue un rôle semblable dans Napoléon où elle est l'instigatrice d'un conflit secondaire entre Robert et Napoléon et du conflit fatal pour le héros entre lui et Bruce. Enfin tout le récit d'Un sourire dans la tempête relève directement d'un duel de survivance entre deux hommes épris de la même femme Regnard. Dans le cas de Telle qu'elle était en son vivant il s'agit moins de conflit et beaucoup plus de l'influence qu'une femme idéalisée opère tout au long de la narration sur les personnages masculins principaux. Nous n'avons pas choisi d'étudier les rapports entre la femme et l'action. Cependant, il y a là un beau sujet de critique littéraire, sujet beaucoup plus technique, mais qui aboutirait, nous le croyons, aux mêmes conclusions que les nôtres.

NOTES

Chapitre trois

[1]Robert Garric, "Constantin-Weyer, Prix Goncourt," La Revue des Jeunes (10 janvier 1929).

[2]Damaset Potvin, Les oubliés; écrivains nordiques, ed. Rock Poulin (Québec, 1944), p. 220.

[3]Un Sourire, p. 144.

[4]Telle qu'elle était, p. 236.

[5]Voir Vers l'ouest, p. 208; La Bourrasque, p. 72; "Le Danseur rouge," Napoléon, p. 127.

[6]Un Homme, p. 178.

[7]Ibid., p. 203.

[8]Napoléon, p. 144.

[9]Une Corde, p. 9.

[10]La Bourrasque, p. 72.

[11]Un Homme, p. 163.

[12]Voir Vers l'ouest, p. 203; Un Sourire, p. 143.

[13]Voir Telle qu'elle était, p. 146, p. 208.

[14]Ibid., p. 208.

[15]Voir "Nisi Serenas," Cinq Eclats, p. 137.

[16]Voir Vers l'ouest, p. 184; Napoléon, p. 192, Une Corde, p. 10, p. 90.

[17]Maurice Constantin-Weyer, La Chanson d'Ingrid, ed. Grasset (Paris, 1946).

[18]Un Homme, pp. 41-42.

[19]Une Corde, p. 75.

[20]Un Homme, p. 71.

[21]Une Corde, p. 90.

[22]Ibid., p. 90.

[23]La Bourrasque, p. 229.

[24]Un Homme, p. 114.

[25]Ibid., p. 115.

[26]Ibid., p. 181.

[27]Voir aussi Un Sourire, p. 147.

[28]Une Corde, p. 63.

[29]Voir aussi La Bourrasque, p. 134; Un Homme, p. 80.

[30]Une Corde, p. 63.

[31]Ibid., p. 55.

## Chapitre quatre

## LES RAPPORTS ENTRE L'HOMME ET LA FEMME

Sans être disciple du naturalisme Constantin-Weyer a été influencé par ce mouvement. Il a abaissé l'amour en comparant l'amour humain à l'accouplement des bêtes. Au carrefour du dix-neuvième et du vingtième siècles, il a montré une certaine anticipation en prophétisant ce qu'allait devenir le mariage à la Hollywood, une vingtaine d'années plus tard.

L'auteur semble vouloir que l'homme s'affranchisse, et qu'il brise les conventions du siècle passé. Il a rejeté la vue traditionnelle de l'amour qui est une affection pour quelqu'un ou pour quelque chose. De même il n'a pas choisi d'étudier le conflit classique entre la passion et le devoir. Sur le plan humain l'amour est un sentiment passionné pour une personne de l'autre sexe, un penchant, une inclination. Si dans ses derniers romans Constantin-Weyer a tenté de peindre l'amour qui ennoblit, cela sonne un peu faux, car il continue de décrire l'amour en termes d'attraction physique.

Il a défini l'amour comme le résultat du désir de possession physique. L'amour chez lui, devient une convoitise. Les héros manifestent tous une inclination pour les filles de rues qui, sous couleur de vendre des cigarettes, font de leurs corps un fructueux instrument de travail.[1] Il s'agit d'après l'auteur de plaisirs clan-

destins, purgent et écoeurent l'homme et le libèrent de sa préoccupation du suxe féminin.[2] L'auteur a fait néanmoins des portraits de femmes dignes de susciter l'affection et l'estime mais même alors elles stimulent surtout la cupidité. C'est le cas de Regnard et même de Jacqueline la femme idéale, qui éveille l'admiration mais aussi le désir.[3]

L'auteur a fait usage de deux moyens techniques pour donner l'impression que l'amour n'est que l'instinct sexuel. Il a employé certaines expressions grossières pour la décrire. Il a employé aussi des métaphores hardies qui font le parallèle entre l'amour humain et le monde animal.

Il n'est pas étonnant que ses romans aient suscité une certaine curiosité, car il a décrit l'amour de façon à l'abaisser.[4] L'amour est un désir qui consume ou un plaisir bestial. Le narrateur de "Désirs" obsédé par la photo d'une femme blonde s'étonne "d'avoir contemplé si longtemps cette image, sans avoir défini la couleur du poil de la poétesse."[5] Dans Vers l'ouest la prairie

> tend amoureusement vers l'homme ses flancs prêts à être fécondés. Elle veut être la mère du blé et la grand'mère des villes. (p. 251)

Dans La Bourrasque Smith rêve et fait la comparaison du pays glacé à

> une jeune vierge en robe de noces, et qui dort . . . Et moi Smith, comme dans les contes de fée, je viens éveiller cette jeune vierge, je vais la baiser sur la bouche, je

vais la féconder . . .." (p. 149)

L'auteur a voulu tirer une correspondance entre l'amour qu'il avait observé dans la forêt et l'amour chez les hommes. Il retrace toutes les étapes de la bataille entre les mâles pour la "grosse femelle aux yeux doux et lents, au large flanc, en qui vont s'apaiser les désirs".[6] N'est-ce pas l'amour tel qu'il l'a reporté à l'amour humain? Cette grosse femelle n'est-ce pas Véronique qui "en eût cinq hommes à satisfaire . . .".[7] Les femmes ressemblent à la femelle en chaleur et par conséquent elles risquent "la fluxion de poitrine pour obéir à l'appel des galants qui les entraînaient dans le bois . . .".[8] L'auteur a comparé les poules de la prairie et les louves qui affolées d'amour appellent le mâle à l'"odeur de la sueur des femmes qui parfumait la salle de ses appels pervers . . .".[9] De Riel on nous dit "les filles le suivait longuement des yeux . . . se tournaient et se retournaient dans leur grabat, mordues de désir d'amour, à pleine peau, comme par des poux et cherchant sans le trouver un sommeil qui ne venait pas".[10]

A plusieurs reprises Constantin-Weyer a établi un parallèle entre la lutte des orignaux mâles pour la possession d'une femelle et la lutte qui se reproduit constamment chez les hommes.[11] Nous en avons déjà donné beaucoup d'exemples. Regnard, une femme parfaite inspire même un duel à mort entre Spenlow et Lengrand. Dans Un Homme se penche sur son passé Monge remarque que ses relations avec

Hannah se modèlent sur celles des bêtes où il observe le grande plan des luttes conjugales.[12] Dans Vers l'ouest les parents de Flora ne sont jamais d'accord car la vieille mène une guerre constante contre son mari.

Puisque l'homme est un animal raisonnable on lui a toujours conseillé la modération inconnue chez les bêtes. Cependant dans Cinq éclats de silex l'homme se fait bestial lorsque le narrateur offre cet avis:

> si vous avez la chance d'avoir une femme dans votre lit . . . vous irez vous coucher avec elle et six ou sept fois elle sera domptée, vaincue et rassasiée puis vous la laisserez dormir parce que la nuit vous appelle. (p. 16)

Constantin-Weyer a voulu donner un sens profond à toute son oeuvre en nous indiquant les relations entre la vie, l'amour et la mort. Il lui est arrivé de badiner au sujet de l'amour lorsqu'il écrit, par exemple, que "l'amour fait passer le temps".[13] Excellente devise dont le sens est interchangeable, et qui devient "Le Temps fait passer l'Amour".[14] Plus fréquemment, il s'est montré poète. Dégoûté de la civilisation il s'était refugié au Canada et il avait fuit la ville en faveur de la forêt car

> Dans la ville, la nuit est aussi stupide
> que la nuit d'une ville française.
> Si vous en exceptez les soupirs d'amour
> qui sont pures merveilles.[15]

Il a rattaché la vie et l'amour et nous a dit que vivre est équivalant d'aimer . . . et que celui qui n'a pas aimé n'a jamais vécu . . . Il se laisse attendrir par le vieux

berger timide qui n'avait jamais osé déclarer son amour et qui croit que "C'est mieux comme cela --Je vais à la tombe sans avoir péché".[16] Par contre il nous invite à faire tenir toute une éterninté dans un seul moment d'amour car la vie passe et fuit.[17] "Alors auprès de l'amour, qu'est-ce qu'une vie, une pauvre petite vie . . .".[18] "La mort est le seul problème qui tienne une place égale à celle de l'Amour?"[19]

Comme il avait fait le rapprochement entre la vie et l'amour, il a voulu montrer le rapport entre l'amour et la mort. Les moeurs des poissons et des insectes l'ont fasciné et inspiré.[20] Il a noté à plusieurs occasions comment la femelle dévore le brocheton qui vient de féconder les oeufs qu'elle a pondus. Chez les insectes, après la tendre victoire du mâle, la femelle profite de la lassitude amoureuse de son époux pour le dévorer. C'est dans la forêt que l'on trouve les drames d'amour qui correspondent à ceux des cités de l'homme. Monge le voit mais il croit ces drames "plus aigres, plus immédiats".[21]

Enfin Constantin-Weyer a établi un rapport entre les trois éléments, la Vie, l'Amour et la Mort. Dans Vers l'ouest l'on entend déjà ce thème qu'il allait développer, ces "mystérieux soupirs d'amour, de haine, des murmures de vie et de mort" (p. 129), le duo des cris échangés par le loup et sa louve. Dans ce monde qui vit par le meurtre et l'amour, le monde des Métis, des Indiens, des chasseurs, le

monde canadien, il "sentait frémir et trembler toute l'âme de la forêt, pétrie d'amours exaltées et violentes, et prêtes aux actes nécessaires et définitifs du drame de la vie".[22]

> Avec une avidité extraordinaire, Riel jouissait alors de l'amour de sa femme. Il la possédait avec une fougue, avec une passion déculplées par l'incertitude de vivre,. . .[23]

il prenait donc de la vie tout ce qu'elle offrait d'amour et de tendresse.

Nous croyons que si Constantin-Weyer a proposé un idéal c'est celui qu'il nous explique dans les phrases suivantes:

> Aimer magnifiquement! Mourir magnifiquement! Quels pôles! One ne sait jamais si on les atteindra.[24]

Toute son oeuvre, les luttes entre l'homme et l'homme, entre l'homme et la nature, s'élargissent et acquièrent un sens plus profond au moment où l'on relie les trois éléments de son thème, qui sont la Vie, l'Amour et la Mort. C'est ce qu'il a tenté d'exprimer dans "La Nuit canadienne" dans le cas où l'élan qui s'est battu par amour est blessé à mort par son rival . Il meurt lentement pendant que les loups dessinent un cercle autour de lui attendant sa mort pour le dévorer.

> Voilà un drame de la Vie et de la Mort. Le besoin de manger sont les deux fatalités du drame.
> Le reste n'est qu'accessoire.[25]

Constantin-Weyer n'a certainement pas élu de faire

le portrait du bonheur conjugal dans le mariage. L'homme se lance follement dans cet état poussé par un espoir de béatitude introuvable. Vers l'ouest se termine sur une note optimiste car une jeune famille voit s'ouvrir devant elle tout un horizon de bonheur. Mais comment cette union échapperait-il aux disputes qui éclatent invariablement certains soirs d'ivresse dans tout les ménages métis? Chez les Bretons et chez les Métis les hommes dorment et boivent pendant que leurs femmes travaillent et souffrent. Dans Un Homme se penche sur son passé Monge qui avait rêvé d'un bonheur qui se prolongerait indéfiniment, de "têtes argentées, toujours aussi unies" (p. 137), reconnaît qu'on n'y trouve que des minutes fugitives de satisfaction et des mois et des années de disputes et de malentendus. L'auteur n'a representé que des mariages malheureux; Maud et Shelby, Regnard et Mercier, Hannah et Monge, les Fitzgerald, les Shaw. A l'exception du monde sauvage où l'époux jouit de plusieurs femmes le mariage n'est jamais heureux.

L'auteur qui a developpé ce thème, a tenté de l'expliquer du fait que l'amour n'est qu'une effusion éphémère dans le mariage, état interminable. L'amour ne dure pas ou il meurt lentement dans l'un des partenaires (c'est le cas de Regnard, de Maud, de Hannah), ou il périt importuné par l'encontre d'un troisième parti.

L'oeuvre entière nous présente une multitude de trahisons et de séparations. Mme Shaw, Hannah, Mme

Hamarstyne, Mme Bénard trahissent leurs époux. Dans les romans où l'action se passe aux Etats-Unis le divorce met fin au mariage où l'amour a péri. Dans Une Corde sur l'abîme Grace divorce son riche commerçant pour épouser Robert comme s'il s'agissait de faire un échange dans un magasin. Dans La Chanson d'Ingrid Maud divorce Shelby par ennui.

Constantin-Weyer a tenté d'expliquer son attitude nihiliste vers le mariage par l'antagonisme de deux principes. L'homme et la femme s'opposent par nature, et appliquent une notion différente à l'amour. Pour le héros d'Un Homme se penche sur son passé l'amour est synonyme de lutte, d'exaltation, de vie. Pour Hannah c'est la tendresse, l'anéantissement de tout son être que désire son goût du néant et de la mort. Elle se délecte de la douleur et aime à être mélancolique en amour. La vie lui est "un sublime et tragique mélange de volupté de douleur, dites, si vous le voulez, d'amour et de mort" (p. 154). D'après Monge cependant "c'est lutter qui est bon . . ." (p. 182). Voilà pourquoi il attribue la faillite de son mariage au fait qu'Hannah n'était pas disposée à lutter.

Il y a donc un antagonisme fondamental entre les duex sexes, antagonisme qui rend impossible l'union de deux individus. Monge, le héros d'Un homme se penche sur son passé, nous offre de nombreux exemples de ses goûts dissemblables à ceux d'Hannah. Ils n'aiment pas les mêmes auteurs et les livres deviennent "un sujet de querelle!" (p. 150) Les

vêtements qu'elle choisit ne sont pas assez élégants pour le goût exigeant du Français. Il aime se plonger dans la forêt où il passe ses heures en contemplation tandis qu'Hannah est ménagère et fermière. L'homme adore la liberté et la femme se sent menacée par ce sentiment qu'elle devine chez son époux. Un capitaine entrevu brièvement dans Un Sourire dans la tempête explique pourquoi il est resté célibataire:

> A supposer que mon batiau coule, je meurs dans les bras de ma femme . . . Pas de femme. La liberté que j'ai, la vraie liberté . . . . (p. 19)

Dans Un Homme se penche sur son passé il est écrit:

> . . . l'un des antagonismes fondamentaux de l'homme et de la femme; il n'est guère d'homme qui n'aime se réserver quelques heures de la journée pour la nécessité d'une méditation solitaire. Il n'est guère de femme d'autre part, à qui cette solitude ne pèse. (p. 152)

Un antagonisme profond sépare donc les époux et rend impossible la communion, l'harmonie, la sympathie.

> Vous comprenez que notre lune de miel fut ce qu'elle devait être. C'est-à-dire qu'après que nos fiançailles nous eurent révélé à chacun les côtés les plus aimables de nos deux natures, les premiers jours de notre union semblèrent s'arranger pour nous montrer tout ce que notre couple pouvait former de dissonances. Et, comme il est d'usage chez des jeunes gens inexpérimentés, nous n'avions pas assez de bon sens, l'un et l'autre, pour nous contenter de ce que la vie voulait bien nous offrir.[26]

Si le mariage entre blancs ne réussit guère, à plus forte raison le succès conjugal devient complètement

improbable lorsqu'on y ajoute des différences de races. Si le mariage de Monge est malheureux ce n'est pas "tout à fait une question de races. Cela montait au rang d'antagonisme entre deux principes".[27] Constantin-Weyer a longtemps ruminé ce problème. Il l'a mis en question encore une fois dans Une Corde sur l'abîme où Robert s'interroge au sujet de la sagesse de son mariage prochain à une Américaine. Il sait bien que Monge son compatriote avait été trahi par une Irlandaise.

> Cela signifiait-il qu'entre un homme et une femme de races différentes, aucune communion n'était possible? Ou bien qu'entre l'homme et la femme, elle n'est jamais possible? Mais, à un certain degré de hauteur d'âme ne peut-on, justement, éliminer les mesquineries qui rendent impossible l'union? (p. 92)

Quelques mois plus tard, solitaire, abandonné, il doit admettre que sa tentative a échoué. L'auteur a condamné beaucoup plus vigoureusement le mariage entre l'homme blanc et la Métisse ou l'Indienne. Dans Un Sourire dans la tempête Lengrand nous apprend:

> Je savais que, même quand un blanc et une femme rouge, esquimaude, ou métisse s'unissent, un drame nait dans leur vie. Ils ont vite fait de s'apercevoir qu'ils ne se comprennent pas. Les mots n'ont pas le même sens pour l'un que pour l'autre. Ils interprètent même différemment le silence. Ils se défient l'un de l'autre. Chacun s'attache à tirer une déduction du geste de l'autre. Ils sont jaloux, et non sans cause. Ils sont déçus. Ils sont amers. Leur amour est pétri de haine. Ils ont ensemble les rapports d'esclave à maître. Enfin, ils se méprisent mutuellement. (p. 12)

Constantin-Weyer s'est opposé la famille qui crée des responsabilités et des obstacles au bonheur que cherchent les époux. Les parents de Un Homme se penche sur son passé rivalisent pour l'affection de leur bébé "étrangement, hostilement jaloux . . . Soudain ennemis, à cause d'un sourire" (p. 164). Ils se lancent un défi. Leur enfant apprendrait-elle l'anglais ou le français d'abord? "Trait d'union! trait de discorde aussi. Une compétition d'amour paternel et maternel s'engagea" (p. 163). L'auteur a fréquemment déploré l'habitude des Bretons, des Canadiens-français et des Métis de mettre au monde beaucoup d'enfants. Il avait peut-être raison car assez souvent ces enfants étaient négligés ou éduqués insuffisamment. Les héros refusent généralement de fonder un famille. Robert Everard se réjouit d'apprendre que sa femme ne veut pas d'enfants car il trouve le monde surpeuplé. Au moment de sa mort il [Robert] reste serein et heureux car

> Il ne laissait sur cette terre que de parfaits étrangers, y compris ceux auxquels il tenait par les liens du sang, ou du mariage.[28]

S'il n'y a pas de bonheur dans le mariage d'amour, le mariage arrangé est bien pire encore. Il impose une lourde affection et des devoirs hideux.[29] La mère du héros d'Une Corde sur l'abîme lui écrit:

> Il fallait fonder un foyer. Elle connaissait justement une jeune Havraise, fille d'un notaire. La famille était avantageusement connue. On pouvait remonter à six générations de gens sans tache. Il n'y avait dans

> cette famille ni fous, ni dissipés, ni alcooliques. Tout ces gens avaient sagement amassé de l'argent dans le même bureau. (p. 84)

Il refuse un tel mariage y reconnaissant "le parfum particulier, irritant, âcre, empoisonné de l'atmosphère dans laquelle il était né . . ." (p. 109) où l'épouse tremble "craintive" (p. 16) devant son mari despotique.

Constantin-Weyer a fait l'antithèse de ce mariage arrangé et européen et du mariage libre du nouveau monde. Dans ce mariage moderne l'homme d'aventure s'unit à une belle femelle comprennant parfaitement que l'union complète lui sera refusée. N'ayant pas beaucoup de sentiments en commun et une notion différente de l'amour et de la liberté ils ne s'aimeront qu'à certaines intervalles déterminées par leur désir, pour se séparer ensuite afin de s'assurer leur liberté. Dans une telle union il n'y a pas de place pour la famille ou pour l'affection qui créent des responsabilités en entravent la liberté et la solitude que l'homme doit soutenir.

L'auteur nous a pourvu d'un exemple de ce mariage idéal dans Une Corde sur l'abîme où Robert se dit:

> A tout prendre, son mariage était la seule affaire raisonnable qu'il eût conclue. Avec Grace, ils avaient établi leurs rapports sur un plan parfaitement humain, au sens où Robert entendait ce mot. Toute liberté avait été sauvegardée (p. 115)

et les "joies de la solitude! . . ." (p. 109), aussi.

> A cheminer seul on s'arrête quand on veut,

> on repart quand on en a envie. Entre Grace et Robert, les rencontres étaient un peu comme celles qu'on fait au hasard d'un bivouac. Puis on repart chacun de son côté, satisfaits l'un de l'autre. (p. 115)

Après une rencontre l'homme se lance de nouveau sur la course solitaire qui apaise son âme et la rend parfaitement sereine. Grace absente depuis sept mois ne manifeste aucune impatience à revoir son mari. "Elle aussi, suivait la Piste Solitaire" (p. 120).

Les aspects particuliers de l'amour et du mariage que nous avons pu révéler dans ce chapitre nous permettent de conclure que l'auteur a eu une conception individuelle des relations entre l'homme et la femme. Chez lui il s'agit d'amour biologique, rien de plus, et cet amour, de nature temporaire, ne se prête pas à l'idée traditionnelle du mariage. Il s'est donc composé une vision personnelle du mariage parfait qui accorderait une plus grande liberté aux partenaires et leur assurerait ainsi au moins une mesure de satisfaction.

NOTES

Chapitre quatre

[1]Voir aussi Vers l'ouest, p. 106, p. 77; Napoléon, p. 71; Une Corde, p. 120.

[2]Voir Un Homme, p. 183.

[3]Voir Telle Qu'elle était, p. 208.

[4]Voir aussi La Bourrasque, p. 55, p. 172; Cinq Eclats, p. 133, 137, 138, 148; Une Corde, p. 120; Source, p. 144.

[5]Cinq Eclats, p. 53.

[6]Ibid., p. 203.

[7]La Bourrasque, p. 80.

[8]Ibid., p. 141.

[9]Ibid., p. 191.

[10]Ibid., p. 196.

[11]Voir aussi Napoléon, p. 127; Source, pp. 216-217.

[12]Voir aussi Un Homme, p. 156; Napoléon, p. 205; Cinq Eclats, p. 155; Un Sourire, p. 101.

[13]Cinq Eclats, p. 141.

[14]Ibid., p. 141.

[15]Ibid., p. 19.

[16]Source, p. 91.

[17]Voir Cinq Eclats, p. 151; Un Homme, p. 165.

[18]Cinq Eclats, p. 151.

[19]Ibid., p. 151.

[20]Voir aussi Cinq Eclats, pp. 36-38; Un Homme, p. 64, p. 156; Source, p. 63.

[21]Un Homme, p. 155.

[22] La Bourrasque, p. 195.

[23] Ibid., p. 214.

[24] Cinq Eclats, p. 152.

[25] Ibid., p. 130.

[26] Un Homme, p. 149.

[27] Ibid., p. 156.

[28] Une Corde, p. 122.

[29] Ibid., p. 109.

# CONCLUSION

Les romans et la plupart des nouvelles de l'épopée canadienne de Constantin-Weyer, écrits entre les années 1922-1936 confèrent à la femme un rôle considérable. Fréquemment elle est même la force motrice dans la composition de l'intrigue.

L'essence de son idée originale est que l'homme devrait négliger l'amour pour tendre tout son être vers l'action. On a vu que les femmes font piètre figure dans les romans de la première partie de l'oeuvre de l'auteur, et que leur amour n'apporte rien de valable aux hommes pour qui la seule vie qui vaut la peine d'être vécue c'est celle de la lutte et de l'action. La femme, d'intelligence bornée, faible de caractère et qui manque d'intensité énergique, n'est ordinairement qu'une distraction et l'instigatrice des conflits secondaires.

Dans la seconde moitié de l'oeuvre la conception de la femme connaît une lente montée pour aboutir à un personnage féminin parfait et idéalisé. Digne, ennoblie, elle devient une puissance d'action et tout le récit relève directement de l'influence qu'elle opère sur le héros.

Toujours une force biologique elle peut ou abaisser et distraire l'homme ou bien l'ennoblir et l'inspirer. L'auteur nous a présenté un étalage de types déconcertants depuis la femme infidèle et débauchée, la femme de la rue,

à la femme façonnée à la mesure des héros. Il y a aussi une progression dans la formation des personnages féminins qui tendent enfin à devenir surhumains. Cette évolution et cette variété de types que l'auteur a imaginée reliées aux lignes poétiques qu'il a écrites prêtent à son oeuvre une valeur particulière.

Nous avons fait un effort pour établir l'importance du personnage féminin dans l'oeuvre de Constantin-Weyer et pour démontrer ses attitudes et singulières et contradictoires envers elle. Nous avons toujours essayé de justifier nos généralisations mais nous ne prétendons pas avoir épuisé le fonds de l'interprétation possible de la pensée de l'auteur.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE:

Constantin-Weyer, Maurice. Vers l'ouest, Paris, Renaissance du Livre, n.d. (lère édition, 1924)

———. Manitoba, Paris, Rieder, 1928. (lère edition, 1924)

———. La Bourrasque, Paris, Rieder, 1925.

———. Cinq éclats de silex, Paris, Rider, 1927.

———. Un Homme se penche sur son passé, Paris, Rieder, 1928.

———. Maîtres des Littératures: William Shakespeare, Paris, Rieder, 1929.

———. Clairière, Paris, Stock, 1948. (lère édition, 1929)

———. Napoléon, Paris, Rieder, 1931.

———. Source de joie, Paris, Rieder, 1932.

———. Une Corde sur l'abîme, Paris, Fayard, 1935. (lère édition, 1933)

———. Un Sourire dans la tempête, Paris, Le Quadridge d'Apollon, 1947. (lère édition, 1934)

———. Le flaneur sous la tente, Paris, Stock, 1935.

———. La Demoiselle de la mort, Paris, Librairie des Champs-Elysées, 1936.

———. Telle Qu'elle était en son vivant, Paris, Librairie des Champs-Elysées, 1947. (lère édition, 1936)

———. La Chanson d'Ingrid, Paris, Grasset, 1946.

———. Dans les pas du naturaliste, Paris, Stock, 1950.

Hémon, Louis. Maria Chapdelaine, Montréal, Fides, 1964.

BIBLIOGRAPHIE D'OEUVRES CRITIQUES SUR CONSTANTIN-WEYER:


Benjamin, René. "Maurice Constantin-Weyer, curieux homme," L'Action française (5 décembre 1929).

Charpentier, Fulgence. "Le Canada dans le roman français," La Revue de l'Université d'Ottawa, I (1931), 487-507.

Charpentier, John. "Manitoba," Mercure de France (Ier mars 1925), 464.

________________. "Un Homme se penche sur son passé," Revue de la Quinzaine (15 janvier 1929), 417-422.

Frémont, Donatien. Sur le ranch de Constantin-Weyer. Winnipeg, 1932.

________________. "Les Métis tels qu'ils ne sont pas à propos de l'oeuvre de Constantin-Weyer," Le Canada français (publication de l'Université Laval) XIX (1931), 46-56.

________________. "M. Constantin-Weyer et le vrai Riel," Revue de l'Université d'Ottawa, I (1931), 550-560.

Gandon, Yves. "Napoléon," Les Nouvelles littéraires (28 mars 1931).

Garric, R. "Constantin-Weyer: Prix Goncourt," La Revue des Jeunes (10 janvier 1929), 35-45.

Jaloux, Edmond. "Un Homme se penche sur son passé," Les Nouvelles littéraires (15 décembre 1928).

Lalou, René. "Manitoba," Le Journal littéraire (3 janvier 1925), 8.

Larbaud, Valéry. "Un Français romancier du Canada," Les Nouvelles littéraires (8 septembre 1928).

Le Diable, Robert. "Le prix Gongourt (Constantin-Weyer)," L'Action française (4 décembre 1928).

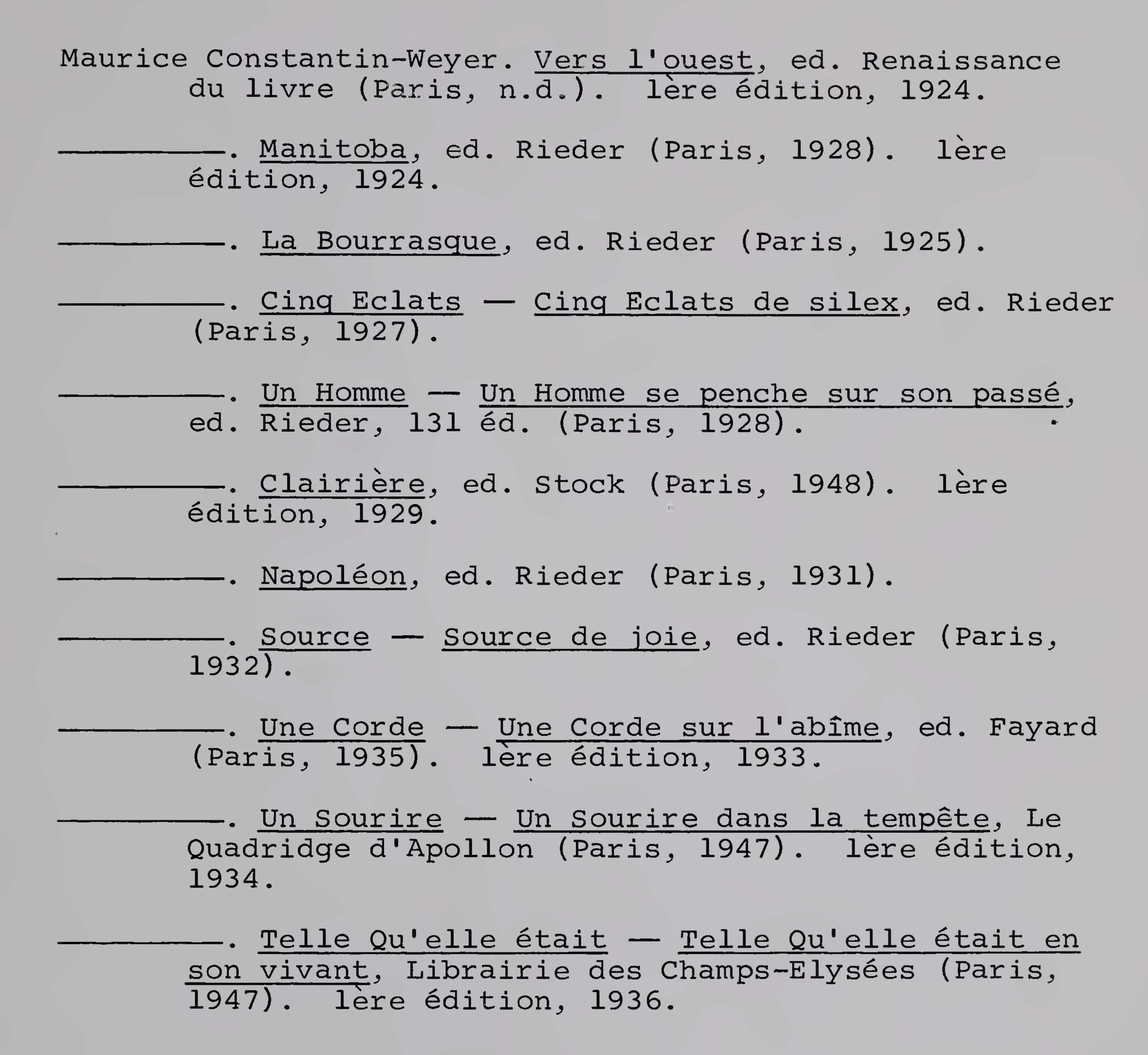
Mille, Pierre. "Un français au Canada, l'oeuvre de Constantin-Weyer," Les Nouvelles littéraires (24 novembre 1928).

Potvin, D. Les oubliés; écrivains nordiques. Québec, 1944, 217-225.

Ros, Firmin. "Un romancier de l'Ouest canadien," Revue Politique et Littéraire (15 décembre 1928), 720-763.

Thérivé, André. "Un Homme se penche sur son passé," L'Opinion (8 décembre 1928), 10-11.

LISTE DES ÉDITIONS ET DES ABBRÉVIATIONS EMPLOYÉES DANS CETTE ÉTUDE:




Maurice Constantin-Weyer. *Vers l'ouest*, ed. Renaissance du livre (Paris, n.d.). lère édition, 1924.

————. *Manitoba*, ed. Rieder (Paris, 1928). lère édition, 1924.

————. *La Bourrasque*, ed. Rieder (Paris, 1925).

————. *Cinq Eclats* — *Cinq Eclats de silex*, ed. Rieder (Paris, 1927).

————. *Un Homme* — *Un Homme se penche sur son passé*, ed. Rieder, 131 éd. (Paris, 1928).

————. *Clairière*, ed. Stock (Paris, 1948). lère édition, 1929.

————. *Napoléon*, ed. Rieder (Paris, 1931).

————. *Source* — *Source de joie*, ed. Rieder (Paris, 1932).

————. *Une Corde* — *Une Corde sur l'abîme*, ed. Fayard (Paris, 1935). lère édition, 1933.

————. *Un Sourire* — *Un Sourire dans la tempête*, Le Quadridge d'Apollon (Paris, 1947). lère édition, 1934.

————. *Telle Qu'elle était* — *Telle Qu'elle était en son vivant*, Librairie des Champs-Elysées (Paris, 1947). lère édition, 1936.